HAL
open science

Situation coloniale et situation de contact en Afrique. Georges Balandier et le sillon tracé par les Culture contacts

Franck Beuvier

To cite this version:

Franck Beuvier. Situation coloniale et situation de contact en Afrique. Georges Balandier et le sillon tracé par les Culture contacts. Bérose. Les années 50. Aux origines de l'anthropologie française contemporaine, 2 (14), , pp.213-253, 2024, Les carnets de Bérose, 978-2-11-167948-1. hal-03820748

HAL Id: hal-03820748

https://hal.science/hal-03820748v1

Submitted on 21 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Situation coloniale et *situation de contact* en Afrique. Georges Balandier et le sillon tracé par les « Culture Contacts »

Franck Beuvier

> Les études relatives aux phénomènes de changements sociaux, tels qu'ils opèrent dans le cadre des pays dits « attardés » ou « sous-développés », de même que les recherches relatives aux phénomènes « d'acculturation », se sont multipliés aux cours des dernières années. Elles sont, dans beaucoup de cas, conditionnées par les exigences de l'actualité politique ; mais, dans ces circonstances, les spécialistes auxquels il est fait appel doivent souvent se contenter de résultats apparaissant plus comme ceux d'une technique minutieuse que comme ceux d'une démarche scientifique. Le déséquilibre est incontestable entre le nombre de matériaux rassemblés et le degré d'élaboration obtenu par le « traitement » imposé à ces faits. On ne peut douter qu'un travail d'évaluation critique soit dès maintenant indispensable ; il s'impose de plus en plus à l'esprit des chercheurs (anglo-saxons, surtout) qui se sont engagés dans un tel champ d'étude.
>
> Georges Balandier, Introduction, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, 1955, VII.

Ce premier paragraphe de l'introduction figurant dans l'édition originale de la thèse principale de Georges Balandier connaîtra des ajustements dans le cadre de sa réédition en 1963[1]. La référence aux chercheurs anglosaxons disparaîtra, l'introduction et le premier chapitre seront partiellement réécrits à la lumière des événements ayant scellé les Indépendances, mais pas seulement. Au regard de la trilogie « Situation coloniale » débutée en 1951, la place accordée aux analyses d'inspiration marxiste diminue, le recours à la méthode historique s'avère en revanche confirmée – à l'instar des outils développés par la psychologie ou la science politique –, et l'apport du courant britannique et sud-africain dit des « culture contacts » davantage souligné[2], non sans ambiguïté. Quatre repères, qui guident le sens des réaménagements opérés dans la seconde édition (1963), huit ans plus tard, base durable des rééditions ultérieures[3]. La notion de *situation coloniale* est posée comme objet, comme cadre

[1] *Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Dynamique sociale en Afrique centrale*, Paris, PUF. Rappelons le sous-titre retenu dans l'édition de 1955 : *Dynamique des changements sociaux en Afrique centrale*.
[2] En matière de recherche appliquée, Balandier se réfère également aux travaux menés dans les années 1930 sur les relations raciales et les communautés indiennes aux États-Unis, sur les phénomènes dits « d'acculturation », sous l'égide en particulier de Melville Herskovits.
[3] Isabelle Merle (2013) a proposé une lecture comparée des versions successives du texte (1951, 1955 et 1963).

de saisie et d'analyse des faits intéressant la colonie, des processus de changement rapide en cours sur le sol africain, et justifiée par un état de l'art des recherches orientées en ce sens. De façon concomittante, le cadre conceptuel naît de l'ethnographie, des missions d'étude dont Georges Balandier a été chargé, de la quotidienneté des villes et des zones rurales dont il fut le témoin entre 1948 et 1951 (Balandier 1955 : VII et VIII).

Les terrains et les données présentés dans *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* résultent de deux études diligentées par l'administration sur les « réactions » des populations fang et ba-kongo à la présence coloniale, sur des « reprises d'initiative » que Balandier envisage d'emblée dans la longue durée, en constituant un corpus de sources écrites depuis les premières rencontres avec les Européens. L'histoire, discipline indispensable à la bonne compréhension des phénomènes observés, devient parente de la sociologie. Dans sa courte introduction, l'auteur utilise un vocabulaire nouveau qu'il ne précise pas encore, qu'il ne contextualise pas, hormis la notion de « situation de contact » attribuée à Bronislaw Malinowski. Seul l'anthropologue d'origine polonaise est cité dans ces quelques pages, en prélude à la critique sévère que le sociologue lui adresse dans le premier chapitre.

Au regard de « La situation coloniale : approche théorique » paru en 1951 dans les *Cahiers internationaux de sociologie*, ce premier chapitre, « La notion de "situation" coloniale[4] », définit de manière plus académique l'approche que Balandier entend suivre et incarner. Il augure là un tournant majeur, en ouvrant une voie durable à l'africanisme hexagonal, à une socio-anthropologie historique du continent, qui trouve, finalement, sa pleine mesure aujourd'hui. On lui doit à l'évidence l'attention portée au présent, à la « réalité actuelle », que l'anthropologie défend désormais sous la bannière du contemporain. On lui doit aussi, plus indirectement, une approche renouvelée du colonialisme et de son empreinte historique, inspirée de la définition englobante et interactive de la notion de « situation ». Avec la prise en compte des échelles micro et macro politiques[5], note Frederick Cooper, apprécier les situations revient à appréhender le champ du pouvoir dans la pluralité de ses « formes » et de ses « relations », en se donnant les moyens de mieux cerner la nature du processus colonial (Cooper 2002 : 49 et 67 ; 2010 : 53 et 76). Ce chapitre néanmoins, s'il se veut résolument « pluridisciplinaire[6] », mêlant les apports de l'histoire, de la psychologie sociale, de la

[4] 1955. Ce titre du premier chapitre figure également dans la réédition de 1963.
[5] Frederick Cooper (2002 : 49 ; 2010 : 53) souligne la complémentarité des approches de Gluckman (1940) et de Balandier (1951) : « micropolitique » pour la première, « macropolitique » pour la seconde. Considérant les études de cas exposées dans sa thèse, Balandier combine les deux.
[6] Une démarche sociologique, analyse André Mary, « [devenue] matrice d'accueil des autres apports disciplinaires » (Mary 2019 : 34).

sociologie et de la science politique, s'avère plus discret à l'endroit de l'anthropologie comme discipline.

Certes Balandier prend acte de l'orientation des études vers les cultures du passé ou en voie d'extinction, suivant le modèle de l'herbier hérité des sciences naturelles, des théories fonctionnalistes et structuralistes qui tournent le dos à l'histoire, mais, au regard des anthropologies nord-américaine, britannique et sud-africaine, il minore l'étendue du champ couvert par la recherche dite « appliquée » qui se développe depuis les années 1920. En Grande-Bretagne, l'attention accordée aux « contacts de culture » sous l'impulsion de Malinowski notamment, aux problèmes posés par la présence européenne en Afrique, aboutit très vite à l'examen du fait colonial. Au début des années 1950, deux décennies d'enquêtes et de publications ont d'ores et déjà contribué à élargir et à enrichir ce domaine de recherche. Curieusement, dans le premier chapitre de sa thèse – plus encore que dans son texte programmatique publié en 1951 –, Balandier retient principalement les défauts de la démarche pronée par Malinowski en la matière, sans véritablement prendre acte du parcours accompli. L'argumentation devient un réquisitoire prononcé à l'encontre de ce dernier, de son « Introductory Essay on The Anthropology of Changing African Cultures » (1938), et, surtout, de son ouvrage posthume, *The Dynamics of Culture Change* (1945), jugé très discutable. Sa démonstration, appuyée sur les analyses contenues dans deux articles fameux de Max Gluckman, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand » (1940) et « Malinowski's "Functional" Analysis of Social Change » (1947), laisse néanmoins de côté les avancées notables obtenues dans l'expertise des contacts de culture[7]. À de rares exceptions près, les études spécialisées sont exposées sans ménagement, leur intérêt se résumant souvent à leurs limites. Pourtant, en 1938, Malinowski ne publie pas une synthèse intéressant les phénomènes de contact en Afrique à partir de rien, et, en 1940, Gluckman ne rédige pas ce type d'ethnographie, ni ne dresse sept ans plus tard cet inventaire sévère, sans base méthodologique et théorique préalable[8].

En France, lorsque Balandier publie « La situation coloniale : approche théorique » (1951), l'heure est à la définition d'un champ de la sociologie africaniste, d'un « domaine de compétence » sur un terrain fortement marqué par l'anthropologie (De L'Estoile 2017 : 893). L'anthropologie africaniste anglosaxonne, jamais loin de la pensée de Balandier, mérite à ce

[7] Voir à ce titre le caractère précurseur accordé à Balandier et à Gluckman dans l'article de Frederick Cooper (2002). Nous y reviendrons en conclusion.

[8] Les remerciements qu'il exprime au début de son article sont à cet égard significatifs. Voir en particulier la note 2 (p. 2), où l'auteur cite notamment Isaac Schapera, Meyer Fortes, Edward Evans-Pritchard. Gluckman fut l'étudiant de Schapera à l'université de Witwatersrand en 1930, lequel l'encourage très tôt à faire du terrain.

titre un réexamen. Comme le rappelait récemment Jean Copans (2016) : Benoît de L'Estoile (1994, 1997) a plusieurs fois décrit l'effervescence de pensée et de discussion qui marqua le courant des culture contacts, signalé les apports théoriques novateurs en la matière, tout en soulignant le faible écho reçu de ce côté de la Manche en raison de la structuration du champ de l'anthropologie française, soucieuse d'observer « l'Afrique essentielle » (L'Estoile 1997 : 34-35). Ce « paradoxe » du « culture contact », avancé par L'Estoile (*ibid.* : 23), tient également à l'influence du modèle de l'anthropologie appliquée britannique dans la définition des objectifs et des méthodes des instituts créés en Afrique après la guerre, dans le développement d'un paradigme de sociologie appliquée. Pour l'auteur de la présente contribution, c'est la découverte préalable de l'article « Methods of study of Modern Culture Contacts », publié par Isaac Schapera en 1935 dans *Africa*, qui, à l'image de l'arbre cachant la forêt, justifie ce voyage intéressé dans « La situation coloniale » de Georges Balandier.

En partant des travaux de Jean Copans (2001) et d'Isabelle Merle (2013), nous allons reprendre l'état de l'art établi par Balandier pour caractériser son objet dans les trois versions successives du texte, en nous attachant aux références faites aux anthropologues britanniques et sud-africains investis dans l'observation des phénomènes de contact en Afrique. Puis nous reviendrons sur ce qui devient un argument essentiel dans le premier chapitre de sa thèse : l'exposé critique de la doctrine de Malinowski, exprimée dans l'essai publié en 1938 puis dans *The Dynamics*. Cet essai, qui inaugure le Memorandum XV de l'Institut international des langues et cultures africaines (IIALC) – repris ensuite dans la première partie de l'ouvrage posthume –, combine synthèse des études parues dans *Africa* entre 1934 et 1936 sur les changements socio-culturels constatés sur le continent, et orientations théoriques à même d'éclairer la nature et les effets du contact. De même que les développements de l'anthropologue d'origine polonaise ne cumulent pas tous les défauts, le diagnostic et les propositions avancés par les auteurs réunis dans ce Memorandum XV donnent matière à révision. Le sort réservé à la notion de « dynamique », mot-clé figurant dans le sous-titre de *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, fait figure ici de miroir grossissant. Du modèle britannique du « culture contact » au positionnement scientifique de l'ORSOM et de l'IFAN, il n'y a qu'un pas (De L'Estoile 1997 : 36-37), où paradoxe et lapsus signalés (Copans 2001) peuvent éventuellement en cacher d'autres.

Arrière-plan colonial et savant de la « situation »

Rivé à l'environnement colonial, le concept de « situation » naît d'un constat et d'un besoin, exprimés outre-Manche à la fin des années 1920, et trouve sa pleine mesure sur le plan disciplinaire dans le domaine de l'anthropologie appliquée. La raison d'être de la revue *Africa*, revue de l'IIALC créé en 1926, tient à un état des lieux, à une double expertise attendue des chercheurs, sur « la vie actuelle des peuples africains » d'une part, et, d'autre part, sur les réponses à apporter aux « questions pressantes » intéressant les différentes catégories de personnels et d'acteurs présents en Afrique : administrateurs, enseignants, commerçants, entrepreneurs, missionnaires ou magistrats. Ce dessein est formulé par Sir Frederic John Dealtry Lugard, président du conseil exécutif de l'IIALC, dans l'introduction du premier numéro d'*Africa* (Lugard 1928). L'ancien officier britannique, père de l'« Indirect Rule », pense l'institut comme un « organisme de coordination », apolitique, et entend mettre la compétence scientifique au service de la résolution de « problèmes pratiques » (*ibid.* : 1-2). L'institut doit répondre à des situations d'urgence, résultant de la quotidienneté éprouvée dans les colonies, des transformations subies par les sociétés africaines, des incompatibilités marquées ici et là entre loi coutumière et code colonial. Aujourd'hui, ajoute-t-il, les données manquent pour mesurer les « effets […] du contact avec les Européens », l'ampleur des modifications engendrées sur les « modes de vie » (*ibid.* : 3). *Africa* se veut le lieu de consignation de ces expériences et de ces analyses, le reflet des études stimulées dans ce sens, dont le ton est donné par Malinowski dans son article programmatique publié dans le cinquième numéro : « Practical Anthropology[9] » (Malinowski 1929). En parallèle, les memoranda sont destinés à accueillir la documentation constituée sur les communautés, à l'aide de volontaires s'exprimant en langue vernaculaire (*ibid.* : 4). L'objectif visé est double : fixer ce qui fut d'un côté – afin de le transmettre éventuellement via l'enseignement scolaire –, rendre compte des conséquences du contact durable de l'autre.

[9] La première étude de cas, publiée dans le deuxième numéro de l'année 1928 sous le titre « Economic Changes in South African Native Life » (1/2 : 170-188), est signée par I. Schapera. Il y dresse un diagnostic des relations inter-raciales et donne un vocabulaire pour en rendre compte, dévoilant en cela une première tradition de recherche sur ces problèmes, sous l'égide d'Alfred Reginald Radcliffe-Brown. Le manifeste de Malinowski est le second publié sur le sujet, paru juste après le compte rendu de l'ouvrage *The Native Problem in Africa* de Raymond Leslie Buell (1928). Le philosophe et universitaire étatsunien signe un pamphlet en deux volumes contre le régime colonial et ses effets, en prônant un changement radical de politique de gouvernance. Voir Westermann 1928.

La véritable impulsion est donnée en 1931, grâce à un plan de financement des recherches sur cinq ans établi avec la Fondation Rockefeller[10]. L'orientation donnée consiste à étudier (et à comparer) « la manière dont la société autochtone (« native society ») subit l'influence de la civilisation occidentale, des forces économiques en particulier » (Anonyme 1931 : 484). Un programme de bourses est envisagé et un plan d'aide au comité inter-universitaire sud-africain dessiné. Début 1932, les contours de ce plan quinquennal sont précisés (Anonyme 1932) :

> Le problème fondamental découlant de la pénétration, dans la vie africaine, des idées et des forces économiques de la civilisation européenne est celui de la cohésion de la société africaine. La société africaine est soumise à de fortes tensions et le risque de voir les puissantes forces engagées sur le continent provoquer sa désintégration complète existe. Les conséquences seraient catastrophiques pour les individus qui la composent, rendant impossible toute évolution ordonnée des communautés. Il est donc proposé que les enquêtes recommandées par l'Institut soient ciblées sur une meilleure compréhension des facteurs de la cohésion sociale dans la société africaine d'origine, sur la manière dont les nouvelles influences s'exercent, au regard des ensembles émergents et des liens sociaux créés, sur les formes de coopération, enfin, entre les sociétés africaines et la civilisation occidentale (*ibid.* : 1)[11].

Le défi auquel doivent répondre les Africains, poursuit l'article, c'est d'être capable de « développer des formes de vie sociale et de cohésion adaptées à des circonstances de changement rapide » (*ibid.* : 2)[12]. L'enjeu vaut aussi pour les administrateurs, qui, sans connaissance précise des institutions autochtones, ne sauraient être en mesure de prévenir leur décomposition. Privés des lois et des sanctions coutumières, les individus emprunteraient un chemin sans repère, au risque de devenir apatrides. Le message s'adresse enfin au missionnaire et au commerçant, lesquels, sous couvert de coopération, sont invités à être plus attentifs au déjà-là. Le dessein entrepris se garde cependant de tout mélange des genres : « L'Institut a pour objectif d'étudier ces processus de changement d'une manière purement objective et scientifique » (*ibid.*). Pour ce faire, l'accent est mis sur l'observation de communautés diversement engagées dans la cohabitation avec les agents coloniaux, sur une « sociologie » des intérêts et des pratiques que leurs acteurs tentent de préserver. « Les Africains doivent être considérés non comme des objets mais comme des personnes. Ils ne peuvent être compris que par ceux qui nouent des relations personnelles avec eux, en tant qu'êtres humains » (*ibid.* : 11). C'est donc à la connaissance sociologique de la vie actuelle de communautés colonisées, rendue possible grâce à des liens interpersonnels noués sur place, que vont s'attacher notamment Lucy

[10] « Summary of Proceedings of the Ninth Meeting of the Executive Council » (Anonyme 1931). Réunion tenue à Paris les 27, 28 et 29 mai. La subvention accordée peut aller jusqu'à 10000 livres par an.
[11] Toutes les citations extraites d'articles et d'ouvrages en langue anglaise ont été traduites par l'auteur.
[12] Notons l'insistance sur l'adjectif « social ». Nous y reviendrons en conclusion.

Mair, Audrey Richards, Monica Hunter, Günter Wagner, Meyer Fortes ou Margaret Read. Isaac Schapera s'est engagé dans cette voie dès son retour en Afrique du Sud en 1929, en débutant des enquêtes intensives auprès des populations Tswana installées dans le protectorat du Bechuanaland. Le « Five-Year plan » augure aussi une série de séminaires organisés à la London School of Economics (LSE), sous l'égide de Malinowski (Mair 1938a : v).

En France, la prise en compte d'un tel programme est plus tardive. Benoît de L'Estoile, qui a très tôt fait la rétrospective de ce courant et retracé l'histoire institutionnelle de l'IIALC, souligne une sorte de contradiction[13]. Alors que les problématiques coloniales se posent à peu près dans les mêmes termes pour l'État français, et que les échanges scientifiques entre les deux rives de la Manche sont réels, pourquoi cette orientation politique et disciplinaire rencontre-t-elle si peu d'écho dans l'Hexagone (1997 : 23) ? Documents d'archives à l'appui, L'Estoile remarque que les constats relatifs aux changements en cours, aux mutations provoquées notamment par l'économie de marché, s'avèrent tout aussi précoces (*ibid.* : 27-28). Dans l'entre-deux-guerres, administration coloniale et recherche africaniste ne communiquent pas. Pour l'illustrer, il s'intéresse à la position occupée par Henri Labouret, dont le profil et les différentes fonctions auraient dû faciliter l'instauration d'un dialogue institutionnalisé sur le sujet. Labouret est professeur à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer ainsi qu'à l'École des langues orientales vivantes (Deschamps 1959 ; L'Estoile 1997 : 28-33), et, surtout, co-directeur de l'IIALC depuis sa fondation. L'ancien administrateur est par ailleurs membre de plusieurs organismes coloniaux et savants. Pour l'auteur, la conversion à ces enjeux ne se fait pas pour au moins deux raisons : d'une part, la position somme toute périphérique occupée par Labouret au sein de l'anthropologie française ; d'autre part, l'attachement de ce dernier à une forme de partition du « travail scientifique ». Dans son esprit, il revient aux anthropologues de former de futurs administrateurs, et aux fonctionnaires coloniaux de faire les enquêtes *in situ*, en les appelant à devenir des « ethnologues » coloniaux (Labouret 1933, cité par L'Estoile 1997 : 31). L'Estoile se réfère également à la série d'instructions publiée par Labouret en 1932 sous le titre « L'ethnologie coloniale. Un programme de recherches » dans le numéro 4 de la revue *Outre-Mer*. Ces orientations, bien que complémentaires, sont traduites en deux approches : la première, dite « ethnographique », se concentre sur l'Afrique traditionnelle ; la seconde, dite « sociologique », sur l'analyse des changements en cours (Labouret 1932, cité par L'Estoile 1997 : 33). Sa démarche scientifique s'avère en réalité faiblement influencée par les

[13] L'Estoile 1997. Je remercie Benoît de l'Estoile pour la communication de plusieurs de ses articles et nos échanges sur le sujet.

préceptes du culture contact[14]. Labouret demeure fidèle au modèle dominant de l'anthropologie française, en quête de « l'Afrique authentique », et, par là même, de ses lettres de noblesse sur le plan disciplinaire (De l'Estoile 1997 : 34-35).

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Office de recherche scientifique d'outre-mer (ORSOM) [15], plus que l'Institut français d'Afrique noire créé en 1938, se constitue scientifiquement sur la base du « modèle britannique » des culture contacts[16]. Le modèle est même sur toutes les lèvres (L'Estoile 1997 : 36-38). Le texte de Georges Balandier, « Ethnologie et psychologie » paru dans *Études Guinéennes* en 1947, débute par un hommage aux anthropologues anglo-saxons engagés dans cette voie. L'auteur, toutefois, ne s'appuie pas sur leurs travaux pour procéder à la critique de « l'ethnologie traditionnelle » (1947 : 47), incarnée à ce moment par Marcel Griaule[17]. Balandier privilégie une filiation proprement hexagonale, inscrite dans la récente histoire institutionnelle de l'ethnologie. C'est par une citation de Lucien Lévy-Bruhl, tirée d'un texte court faisant figure de lettre de mission du tout nouveau Institut d'ethnologie de l'université de Paris[18], qu'il introduit le caractère utile d'une « ethnologie pratique », orientée vers les « problèmes présents » (*ibid.* : 51). L'argumentation de Lévy-Bruhl s'inspire pourtant de l'expérience britannique, et insiste sur l'expertise que pourraient apporter les ethnologues, en documentant « la civilisation présente et passée des indigènes » (Lévy-Bruhl 1925 : 236). À l'image de la raison d'être de l'IIALC, la contribution de l'ethnologie à la gouvernance coloniale est également en débat lors de la fondation de l'Institut d'ethnologie[19]. Mais c'est à la psychologie que s'en remet Balandier, à son apport dans les études consacrées aux relations entre les races et aux processus d'acculturation aux États-Unis, pour accorder sa pleine mesure à l'individu – au sujet inséré dans un environnement précisément –, et pour souligner l'importance de situer dans le temps les « phénomènes

[14] Co-directeur de l'IIALC, Labouret obtient néanmoins des fonds du « Five-Year Plan » pour financer des missions ethnographiques. Voir Laurière 2017 : 415. Sur le sens donné à l'engagement ethnographique, André Mary note une évolution dans la démarche de Labouret entre la mission menée en 1932 au Sénégal, plus orientée vers la recherche appliquée, et la suivante au Cameroun en 1934 (Mary 2019 : 33).
[15] D'abord Office de recherche scientifique colonial (ORSC) jusqu'en 1946. Voir L'Estoile, 2017.
[16] Voir l'article de Julien Bondaz dans ce volume.
[17] Sur la constitution de l'anthropologie française comme discipline universitaire, voir Jolly 2001.
[18] « L'institut d'ethnologie de l'université de Paris », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, 1925, 23-24 : 233-236. Je remercie Éric Jolly pour la mise à disposition de ce texte.
[19] Sur la création de l'Institut d'ethnologie, et le rapprochement entre gouvernance coloniale et démarche scientifique voulu par Lévy-Bruhl, voir Laurière 2008 (chap. « Les années de la reconnaissance institutionnelle 1925-1928 », p. 341-384). L'auteur reporte notamment un passage tiré des *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, rédigé par Michel Leiris en 1931, qui souligne combien l'expertise permise par l'ethnographie aiderait les acteurs coloniaux à mieux connaître les populations, autorisant ainsi une meilleure coopération (1931 : 5-6, cité par Laurière 2008 : 342). Dans ces lignes, inspirées par Lévy-Bruhl, on sent également l'influence de la déclaration d'intention de Lord Lugard publiée en 1928 dans le premier numéro d'*Africa*, et du « Practical Anthropology » de Malinowski.

sociaux » observés[20]. En ce sens, psychologie et ethnologie dessinent un domaine particulier de la sociologie, qualifiée d'*Ethnologie du détail* (en italique dans le texte), et autorisent « une ethnologie [datée] des contacts de populations » (Balandier 1947 : 51-53)[21].

Tracer la limite de l'ombre portée par le modèle anglo-saxon requiert de s'intéresser également à cet autre essai paru en 1951 : *Les tâches de la sociologie* de Paul Mercier. À l'instar de « La Situation Coloniale : Approche Théorique », nous suivons ici l'élaboration d'un cadre de pensée apte à dégager un modèle sociologique attaché au présent colonial. Publié sous l'égide de l'IFAN[22], ce texte d'une centaine de pages, privé d'une réelle reconnaissance académique comme l'a noté Jean Copans[23], est suprenant, tant par l'érudition déployée que par l'argumentation développée. Mercier établit avec précision le périmètre de la sociologie outre-mer, de son histoire « dans les territoires coloniaux », en soulignant cette proposition (marquée en italique) : « La sociologie des peuples dépendants […], a trouvé la voie de son progrès dans l'étude de situations concrètes et présentes » (Mercier 1951 : 7). Plus précisément, le projet de sociologie des peuples dépendants arrêté par Mercier se dévoile au travers d'une synthèse des propositions méthodologiques et théoriques de l'anthropologie étatsunienne et britannique pour l'essentiel, où l'on devine l'influence exercée par l'essai de Malinowski publié en 1938[24]. Bien que l'orientation scientifique et le plan d'action intéressent ici l'IFAN de Dakar, l'ambition est plus générale. Ce programme de recherche détaillé par l'auteur concerne l'ensemble des organismes de recherche outre-mer. « […] Le modèle britannique fournit non seulement une inspiration théorique, mais aussi un modèle de professionnalisation qui ouvre des voies à la fois dans le domaine académique et dans celui de l'expertise » (L'Estoile 2017 : 909 ; voir aussi p. 867). Au fil de sa démonstration, Mercier déroule le panorama sémantique associé au mot « situation », et lui attribue une valeur conceptuelle entendue comme ensemble des conditions et des relations concrètes, envisagées à un moment particulier et selon un point de vue donné.

[20] Voir l'article d'Anne Raulin dans ce volume.
[21] Cette formulation est manifestement empruntée à l'anthropologie britannique.
[22] « Initiations africaines », vol. VI, IFAN, Dakar.
[23] Sur l'histoire croisée de Georges Balandier et de Paul Mercier, voir la contribution très précise de Jean Copans (2017). Au regard des orientations prises par l'anthropologie en France, si Balandier s'en prend au dessein de Marcel Griaule, Mercier se révèle quant à lui très critique à l'égard du projet de Claude Lévi-Strauss.
[24] « Le mouvement […] s'est traduit d'abord par les études d'acculturation dans les territoires coloniaux : effets désorganisateurs du contact avec une culture étrangère, mode d'insertion des éléments de celle-ci dans l'ancienne culture, changements de l'organisation sociale » (Mercier 1951 : 7).

La « situation » privée de son adjectif

À la lecture de l'article « Aspects de l'évolution sociale chez les Fang du Gabon » (Balandier 1950a), on serait tenté de dire que la notion de « situation » s'impose d'elle-même. À demande concrète de l'administration, réponse concrète du chercheur[25]. Une expertise sur des « reprises d'initiative » est attendue, devant servir à la prise de décision, laquelle s'appuie sur la description, écrit Balandier, de « situations concrètes » (*ibid.* : 77). « Balandier présente la notion de "situation coloniale" comme ancrée dans sa "propre expérience, acquise de 1946 à 1951 […]" » (Balandier 1955 : vii, *in* De L'Estoile 2017 : 866)[26]. Dans ce même article paru en 1950, Balandier se réfère à l'ouvrage *Psychologie de la colonisation* d'Octave Mannoni pour donner une valeur théorique au concept, en posant comme repère – durable – la définition établie par le psychanalyste[27]. En 1951, dans « La situation coloniale : approche théorique », la notion prend sa source dans deux autres références : les deux tomes de *Sociologie coloniale* de René Maunier[28], et, de manière plus « implicite » pour reprendre le qualificatif de Benoit de L'Estoile, dans l'article « Analysis of Social Situation in Modern Zululand » de Max Gluckman (De L'Estoile 2017 : 868 ; Copans 2001 : 43, et 2016 : 5)[29].

Si Balandier ne fait pas tout à fait amende honorable devant Mannoni, à la notion de « situation coloniale » telle que le thérapeute l'a définie, passant sous silence sa singularité absolue en même temps que l'idée d'une action mutuelle des parties en présence[30], il ne dit rien non plus de l'usage de ce concept et du sens qui lui est donné par les anthropologues investis dans les contacts de culture. La « situation » constitue pourtant l'unité d'observation pour Isaac Schapera par exemple (1935 : 320), traduite sous l'expression « contact milieu » chez Meyer Fortes (1936 : 42) ou « specific type of contact » chez Malinowski (1938 : xxxiii). Ce constat nous invite à réexaminer la place accordée par Balandier à ce courant dans l'essai puis dans le

---

[25] Sur les circonstances et les conditions des enquêtes de terrain, voir en particulier Mary, la sous-partie « Le "travailleur scientifique" », *in* Mary 2017. Sur la situation politique et le rapport de mission au Gabon, voir L'Estoile 2017 : 876-890. Sur la structuration des organismes de recherche outre-mer, voir L'Estoile 2017 : 868-876.

[26] En 2002, Balandier le confirmera dans un court article consacré à la genèse de la notion : « L'élaboration de la notion de situation coloniale résultait, pour ces raisons, des circonstances [de terrain] et de l'engagement personnel que celles-ci déterminaient » (Balandier 2002 : 6).

[27] *Psychologie de la colonisation*, sorti quelques mois avant la publication de l'article « Aspects de l'évolution sociale chez les Fang », constitue la seule référence savante de l'étude. L'état de l'art dressé s'avère essentiellement d'ordre ethnographique. Comme Copans l'a souligné (2016 : 5, note 37), Balandier propose un compte-rendu de l'ouvrage dans ce même volume (Balandier 1950b).

[28] Le tome 1 est publié en 1932, le tome 2 en 1936 (Paris, Domat-Montchrestien), réédité en 1949.

[29] L'état de l'art le plus complet de la notion – et de ses avatars contemporains – fut dressé par Gregory Mann (2013). Voir note 7, p.93-94.

[30] Voir sur le sujet Copans 2001 : 44, et surtout Merle 2013 : 219-220.

premier chapitre de sa thèse, à considérer la manière dont il signale ces « affinités électives » (L'Estoile 2017 : 909), au regard de la caractérisation du fait colonial et du cadre d'observation pertinent, de l'éventail des cas de figure traités, des échelles d'analyse et de la place de l'histoire dans la compréhension des processus d'évolution. Ajoutons la question des rapports conflictuels inhérents à la cohabitation instaurée, révélateurs tant de l'instabilité de l'entreprise coloniale que de la structure des sociétés soumises.

Dans les trois versions (1951a, 1955, 1963), l'allusion au courant des culture contacts est manifeste dès les premières lignes. Suivant les deux voies ouvertes par l'anthropologie africaniste, les chercheurs concernés sont réunis, en 1951, sous la bannière de l'anthropologie « appliquée », par opposition à ceux attachés à l'Afrique du passé (1951a : 46). Vis-à-vis des premiers, Balandier admet implicitement une distinction de nature entre « situation de contact » et « situation coloniale », en pointant le caractère fragmentaire de leurs travaux, qui ne prendraient en compte ni la globalité du fait colonial ni le caractère irréductible de cette « conjoncture particulière ». « […] Des chercheurs, constate l'auteur, engagés dans de multiples enquêtes pratiques, et de portée restreinte, se contentant d'un empirisme commode ne dépassant guère le niveau d'une technique […]. » La situation coloniale « n'[y] est envisagée que sous certains aspects – ceux concernant de manière évidente le problème traité – et n'apparaît pas comme agissant en tant que totalité » (1951a : 45-46). La réalité du champ d'observation, comme l'ampleur de l'événement, que l'auteur qualifie de complexe, leur échappent.

Dans la version de 1955, Balandier réitère sa critique tout en désignant différemment le champ couvert par les culture contacts, désormais étendu aux « phénomènes de changements sociaux » (1955 : 3). Cette orientation est maintenant assumée, traduite en termes d'échelle d'analyse des faits, qui va des individus concernés – autochtones et étrangers – à la communauté de contact constituée. Malheureusement, les études réalisées visent au mieux « des résultats "pratiques" », et, quand elles manifestent une ambition théorique, traitent moins de la singularité du fait colonial que de « la nature de la réalité culturelle » découverte par le chercheur (*ibid.*). L'interprétation reposerait ainsi sur une sorte de confusion entre deux ordres de réalité, l'une sociale, l'autre culturelle. Dans la réédition de 1963, les mêmes premières lignes font état de « processus » envisagés « séparément », où l'économie, l'éducation, l'évangélisation ou l'administration seraient l'objet de savoirs disjoints. Au contraire, souligne Balandier, ces « caractéristiques » doivent être considérées conjointement « selon le lieu de l'enquête » (1963 : 3). En vérité, de telles lignes de partage n'existent pas dans les

ethnographies ou dans les synthèses constituées[31]. Par ailleurs, aucune publication ne vient étayer ces dires.

La première référence explicite concerne les « réactions » des sociétés colonisées. L'auteur, qui attribue à l'historien l'attention portée à ces comportements symptomatiques, se tourne vers l'anthropologie anglo-saxonne pour prendre acte des faits rapportés, des méthodes employées et du panorama déployé. Les « conditions spécifiques », créées par la colonisation, « révèlent non seulement, comme l'ont aperçu certains anthropologues[32], les processus d'adaptation et de refus, les conduites novatrices nées de la destruction des modèles sociaux (*patterns* des auteurs anglo-saxons) traditionnels, mais encore elles manifestent les "points de résistance" des sociétés colonisées, les structures et comportements fondamentaux – elles font toucher le roc. Une telle connaissance présente un intérêt théorique […] et a une importance pratique réelle (elle montre à partir de quelles données fondamentales tout problème doit être envisagé) » (1951a : 49-50)[33]. Si l'historien de la colonisation saisit l'épaisseur de la réalité coloniale, pointe nombre d'aspects que le sociologue doit avoir à l'esprit pour construire son cadre d'observation et d'analyse, ce sont finalement les anthropologues travaillant sur les contacts de culture qui, non seulement semblent les mieux armés pour en dresser un premier aperçu, mais avancent les propositions les plus intéressantes : variabilité des réponses à la présence coloniale, singularité des pratiques nées dans ce contexte, limites posées à la mainmise européenne et à l'accommodement, révélatrices en cela des habitus et des principes supérieurs des sociétés dépendantes. Balandier salue enfin la méthode, sans toutefois préciser l'unité d'observation retenue.

La seconde référence intervient au terme d'un court passage concernant l'Afrique du Sud, inséré dans un développement consacré aux enjeux intéressant l'économie, où idéologie politique et législation administrative, avance l'auteur, servent domination et exploitation. Sans en prendre réellement la mesure, les anthropologues britanniques et sud-africains se bornent à évaluer l'impact de l'économie de marché sur l'organisation et le quotidien des communautés. L'angle d'approche est par trop restreint, regrette Balandier, et les analyses proposées « [manquent] de se référer à l'économie coloniale, la situation coloniale, d'avoir le sens d'une

[31] Les études spécialisées dans tel ou tel domaine contribuent généralement à l'établissement d'un état des lieux global. Paru en 1934, l'ouvrage collectif, *Western Civilization and the Natives of South Africa. Studies in Culture Contact* (Routledge & Sons, Ltd), dirigé par Isaac Schapera est exemplaire de ce point de vue. De l'économie à la religion, de l'idéologie politique à l'administration, de l'éducation à l'influence européenne sur les pratiques artistiques, de la campagne à la ville, du passé au présent, tous les facteurs d'évolution sont décrits.
[32] Balandier insère ici une note de renvoi, où seul figure l'article de Lucy Mair (1934).
[33] Ce passage sera reporté à l'identique dans les versions de 1955 (p. 6) et de 1963 (p. 6).

réciprocité de perspectives[34] existant entre société colonisée et société coloniale […] » (1951a : 57). L'auteur y déplore également une approche tronquée des faits, saisis dans un contexte où le seul point de vue autochtone est pris en compte. Il appuie sa critique en mentionnant l'ouvrage pionnier de Monica Hunter, *Reaction to Conquest*, paru en 1936[35], puis en renvoyant le lecteur à une note qui répertorie une série d'« études » similaires : « Citons, pour l'Afrique du Sud (I. Schapera, M. Hunter), l'Afrique de l'Est (L. P. Mair, Audrey Richards, M. Read, M. Gluckman), l'Afrique de l'Ouest (M. Fortes, D. Forde, K. L. Little) comme auteurs des travaux les plus importants[36]. » Outre la découverte tardive du nombre de chercheurs impliqués, signalé au tiers de l'essai, il convient aussi de remarquer l'absence de références bibliographiques. Balandier a tout de même pris soin d'établir cet inventaire, preuve, je dirais, de son importance. Dès les années 1930, les anthropologues cités publient – parfois abondamment – ethnographies, comptes rendus, résultats partiels, ou essais d'ordre méthodologique ou théorique. Ajoutons que ce corpus de textes se confond presque avec celui de la revue *Africa* pendant la première décennie de son existence[37].

Sur le sujet, Balandier ne cesse de souffler le chaud et le froid, au risque parfois de se contredire. Un peu plus loin, on peut ainsi lire : « [ces études] ont dressé des schémas significatifs de "culture change" : destruction de l'unité économique de la "famille", prédominance des valeurs économiques, émancipation des jeunes générations, installation d'une économie monétaire qui bouleverse les rapports personnels, atteinte aux hiérarchies traditionnelles […], etc. […] Mais des faits importants comme les nouveaux modes de groupement nés de la désorganisation des groupes traditionnels, l'apparition de classes sociales,

---

[34] L'expression « réciprocité de perspectives » est empruntée à Georges Gurvitch, qui y recourt pour illustrer ce va-et-vient entre « sociabilité directe » (individu) et « sociabilité organisée » (collectivité). Voir Gurvitch 1938 : 3, mais aussi Gurvitch 1946 et 1947.

[35] *Reaction to Conquest. Effects of Contact with Europeans on the Pondo of South Africa*, Published for the International Institute of African Languages and Cultures by Oxford University Press. Tiré de sa thèse soutenue en janvier 1934, ce livre est le premier à paraître dans le cadre du « Five-Year Plan ». Les deux ouvrages de Lucy Mair, *An African People in the Twentieth Century* (1934) et *Native Policies in Africa* (1936) sont quant à eux publiés chez Routledge. En écho aux remarques de Balandier sur l'ouvrage de M. Hunter, citons les premières lignes du long compte rendu proposé par l'anthropologue sud-africaine Agnes Winifred Hoernlé : « The investigation of the impact of Western Civilization on the cultures of Africa with a view to discovering the interplay of social forces at work : the external pressures, the internal resistances, the indigenous institutions with sufficient elasticity to undertake new tasks, the beliefs which must give way to deeper understanding of the nature of things » (Hoernlé 1937 : 121).

[36] Note 41 dans l'essai de 1951 (p. 57), et note 1 dans le premier chapitre de l'ouvrage de 1955 (p. 11). Dans la réédition de 1963, le paragraphe est maintenu, mais la note disparaît. L'inventaire des phénomènes étudiés et les critiques adressées ne concernent plus que Kenneth L. Little et son article publié dans *American Journal of Sociology* : « Social Change and Social Class in the Sierra-Leone Protectorate » (1948, 54/1 : 10-21). Une publication assez tardive, considérant le corpus déjà constitué.

[37] Entre 1929 et 1935, Isaac Schapera, par exemple, correspondant de la revue pour l'Afrique australe dans les premières années, publie quatre articles, huit comptes rendus et trois notes de synthèse.

les caractères et le rôle du prolétariat, etc., ne sont évoqués qu'en termes très généraux et les conflits qu'ils impliquent sont rarement analysés[38] ». En somme, il leur manque toujours quelque chose. Dans le cas présent, les observateurs auraient négligé les initiatives collectives induites par la conjoncture, la formation de nouveaux ensembles socio-économiques et le caractère antagonique de telles transformations.

Au chapitre du contrôle politique et de la délégation du pouvoir, les versions de 1955 et de 1963 du premier chapitre témoignent de deux insertions intéressant l'état des lieux dressé outre-Manche. Balandier se réfère aux « études capitales » de Meyer Fortes pour illustrer, à partir du cas des Tallensi de (la) Gold Coast[39], l'évolution des facteurs de stabilité politique et l'établissement de hiérarchies inconnues jusqu'alors (1955 : 14 ; 1963 : 14)[40]. Dans la foulée, il concède que « les animateurs de l'anthropologie appliquée ont porté une attention précise à la question politique », et que « les phénomènes les plus récents : montée des nationalismes et des partis politiques autochtones, naissance des opinions publiques, etc., commencent à être étudiés […] » (1955 : 15 ; 1963 : 15). Le lecteur prend note ici que les aspects touchant à la représentation politique et à l'autorité relèvent également du champ couvert. Quant aux formes d'émancipation constatées, Balandier souligne le caractère récent des enquêtes, presque contemporaines des siennes[41].

Après avoir caractérisé la société colonisée et décrit la réalité de la cohabitation qui prévaut sur le continent, l'auteur reconsidère la place accordée aux études étatsuniennes et britanniques. Dans l'article de 1951, il insiste sur la conflictualité inhérente à une telle conjoncture, qui s'apparente finalement au « *clash of cultures* (en italique dans le texte) repéré par les auteurs anglais » (1951a : 70). Ces derniers auraient donc bien tenu compte de cette dimension essentielle.

---

[38] Balandier 1951 : 58. Reporté quasiment à l'identique dans le premier chapitre de l'édition de 1955 (p. 11).

[39] Financée sur les crédits du « Five-Year Plan », la première enquête ethnographique de Fortes débute en janvier 1934. Pour une analyse de ses notes de terrain et du contexte ethnographique, voir le très instructif article de John Parker (2013).

[40] Balandier ne cite aucune référence précise. Au moment où ce dernier écrit sa thèse, Meyer Fortes a déjà publié les deux volumes de sa monographie consacrée à l'analyse de la structure sociale des Tallensi : *The Dynamics of Clanship among the Tallensi*, published for the International African Institute by the Oxford University Press (1945), et *The Web of Kinship among the Tallensi* (1949). Cependant, au vu des publications antérieures de Balandier, il est plus probable que la remarque soit issue de sa lecture du collectif *African Political Systems*, dirigé par Fortes et Evans-Pritchard (Londres, New-York, Toronto, Oxford University Press, 1948 pour l'édition mentionnée), dont il fait un bref compte rendu dans le numéro 51-52 de la revue *Critique* (1951 : 758). Balandier se réfère notamment à l'article de M. Fortes : « The Political System of the Tallensi of the Northern Territories of the Gold Coast » (1950 [1948] : 239-271), dont les grandes lignes se trouvent reprises dans ce passage. Signalons également que la plupart des contributeurs réunis dans *African Political Systems* sont investis dans l'observation des contacts de culture : I. Schapera, A. Richards, M. Gluckman, ou G. Wagner.

[41] Ce procédé stylistique, qui consiste à resserrer la fourchette chronologique des travaux menés, est récurrent dans l'essai.

> Nous avons montré ailleurs comment, à partir de cette observation, des études nouvelles dites d'acculturation aux États-Unis, de *culture contact*, en Angleterre, se sont développées ; avec l'ambition d'atteindre, ainsi, les aspects les plus dynamiques des cultures mises en présence, de déceler, peut-être les traits caractéristiques de toute réalité culturelle. Les étapes du « contact » ont été précisées, d'une manière plus ou moins simpliste et arbitraire ; phases de conflit, d'ajustement, de syncrétisme, d'assimilation (ou de contre-acculturation en réaction) repérées par les anthropologues nord-américains […] ; apparition d'une nouvelle culture ("the *tertium quid* of contact") différente de celles mises en présence, selon B. Malinowski, etc. Nous ne reprendrons pas, ici, les critiques qu'appellent ces travaux et ces doctrines. Nous évoquons ceux-ci pour manifester, d'une part, qu'on ne saurait envisager les rapports entre société coloniale et société colonisée sous les seuls aspects économiques et politiques […]. Pour rappeler, d'autre part, que le contact des civilisations se produit à l'occasion d'une situation particulière, la situation coloniale, qui se transforme historiquement ; que le contact se fait par le moyen de groupements sociaux – et non entre cultures existant sous la forme de réalités indépendantes […] (1951a : 71).

À lire ce long paragraphe de synthèse, on mesure cependant le chemin parcouru outre-Manche et l'étendue des recherches menées sur le sujet. L'adjectif « dynamique » est employé pour la première fois, pour qualifier quelque chose qui relèverait de la rencontre conflictuelle entre des univers différents. La proposition manque de précisions, bien que l'on puisse deviner ici l'influence exercée par certains modèles explicatifs avancés par les anthropologues anglo-saxons. Soulignons pour l'instant cet autre aspect : en s'appliquant à réduire le champ couvert par les culture contacts et à amoindrir la portée des études, Balandier vise explicitement Malinowski. C'est la deuxième critique qu'il lui adresse, après celle, très brève, faite au sujet de la tension extrême engendrée par l'entreprise coloniale. En s'appuyant sur le compte-rendu acerbe de l'ouvrage posthume, *The Dynamics of Culture Change* (1945), publié en 1947 par Max Gluckman, Balandier déplore la non-prise en compte de ce trait saillant dans le projet d'anthropologie appliquée du fondateur du fonctionnalisme (1951a : 54). Dans l'édition de 1955, ce paragraphe de synthèse disparaît du premier chapitre. À la place, figurent six pages consacrées au commentaire de deux publications de Malinowski : « Introductory Essay on The Anthropology of Changing African Culture » (1938), qui inaugure le Memorandum XV de l'Institut consacré à un premier état des lieux comparé des recherches engagées dans le cadre du « Five-Year Plan », et *The Dynamics…*, où Balandier suit fidèlement les pas de Gluckman. Ces six pages seront distinguées par ce sous-titre dans la réédition de 1963 : « Étude des "contacts" de culture ». La critique faite à la théorie du changement culturel exposée par Malinowski occupe désormais un volume sensiblement égal à celui réservé aux apports des

historiens[42], devenant ainsi l'une des charnières centrales de l'argumentation. Dans sa thèse principale, ce réquisitoire constitue un marqueur fort de son positionnement théorique.

Réalité sociale *versus* réalité culturelle

Quelle lecture Balandier en propose-t-il ? Le sociologue se penche d'abord sur l'exposé de 1938, en pointant une fois encore le caractère tardif de ces tentatives de généralisation. L'intérêt porté au présent des sociétés est salué, ainsi que l'orientation pratique des recherches. Puis il passe en revue plusieurs points et arguments : l'expression « situation de contact » retenue par Malinowski pour désigner le cadre d'observation, qu'il cite sans en reprendre la définition ; la nature des changements en cours et la qualification des processus de recomposition, où le sociologue doute, dans le sillage de l'anthropologue britannique, que l'on puisse spécifier la « culture nouvelle » sur la base d'agrégats culturels « partiellement fusionnés[43] » (1955 : 22 ; 1963 : 22) ; la réciprocité de perspectives qu'il convient d'établir pour examiner les ajustements et la réalité du vivre-ensemble, en tenant compte des diverses positions[44]. Balandier admet également que le recours à la discipline historique ne peut s'apparenter à une quête hypothétique du « point zéro » des communautés soumises, de leur organisation avant le début de l'ère coloniale. En raison des relations et des échanges entretenus de longue date, concevoir un tel état s'avère illusoire (*ibid.* : 23).

Mais la place de l'histoire dans la saisie des phénomènes augure une série ininterrompue de critiques, qui, précisons-le, portent davantage sur l'ouvrage posthume de Malinowski[45], paru trois ans après sa mort. Le premier point discuté concerne la méthode propre à évaluer le degré de transformation. Pour mesurer l'évolution des institutions, le chercheur doit s'appuyer sur des données comparatives, et moins sur une matière historique par nature volatile et indirecte. Malinowski reconnaîtrait cependant le besoin de faire la « micro-histoire » du contact, dont

[42] Copans a établi une cartographie précise de l'état de l'art figurant dans les versions de 1951 et de 1955 (2001). Dans le sillage de Merle (2013), ajoutons simplement qu'en 1955 la part réservée aux auteurs d'inspiration marxiste a été sensiblement réduite.

[43] Dans son introduction, Malinowski a lui-même tronqué ce passage tiré de l'article de M. Hunter : « Methods of Study of Culture Contact » (1934, réédité dans le Memorandum XV). Dans ces lignes, il adresse une vive critique à ce qu'il présente comme le modèle d'interprétation des processus de changement avancé par la jeune anthropologue sud-africaine. Reportons-nous à la phrase complète : « Further, although a functional study of the community was possible, it was extraordinarly difficult, for the culture is not a homogeneous one, but a mixture of partially fused elements which can only be understood in terms of the parent cultures, and about one of the parent cultures I had practically no data » (Hunter 1934 : 336). Hunter ne fait que reprendre ici, un peu maladroitement, le schéma d'interprétation de Malinowski, en démontrant l'impossibilité de l'appliquer.

[44] Après avoir regretté une approche unilatérale des faits, Balandier admet là une tout autre vigilance méthodologique.

[45] Malinowski 1945. Nous allons détailler la composition du livre dans la prochaine sous-partie.

Balandier prend acte. Précisons à cet égard que, dans l'introduction du Memorandum XV (Malinowski 1938 : xi, xii et xxxii), ce temps du contact est plutôt envisagé comme un événement sans précédent et hautement singulier, aux conséquences irrémédiables. Pour Malinowski, il fait figure de processus historique dont le caractère inédit est à prendre en compte. Mais l'historiographie du contact proprement dite n'est pas privilégiée[46], ce que déplore Balandier en se référant cette fois à l'ouvrage posthume. « Cette position doctrinale […], constate-t-il, y paraît très faiblement tenue » (Balandier 1955 : 23 ; 1963 : 22).

Balandier reprend ici, et dans la suite de son réquisitoire, les remarques émises par Max Gluckman dans son compte rendu (1947), en insistant d'abord sur l'indispensable recours à la méthode historique, aux données disparates et aux documents administratifs accumulés au fil du temps, pour décrire tant les évolutions observées, que la ou les situation(s) qui les ont provoquées. La situation, entendue comme cadre d'action, constitue le point de départ ou l'origine des processus à éclairer. En faire la chronologie s'avère donc incontournable. De fait, Balandier insiste une nouvelle fois sur la valeur heuristique de la notion de situation, à même de refléter les « divers points de vue », acteurs en présence ou disciplines appelées à en rendre compte. Qui plus est, les données historiques permettent de relever des « permanences », d'observer des institutions peu affectées (1955 : 23-24 ; 1963 : 23-24).

Sans jamais le définir, Balandier regrette ensuite la faible « valeur opératoire » accordée au concept de « situation de contact » dans *The Dynamics* (1955 : 25 ; 1963 : 24). Non seulement aucune « référence » n'est faite à cette « totalité » qu'est la colonie, déplore-t-il, mais l'unité d'observation proposée par Malinowski ne se juxtaposerait pas à ce que Balandier nomme « réalité sociale », faite de rapports complexes et conflictuels. Là encore, l'auteur fait siens les reproches formulés par Gluckman (1947 : 108-111) pour discuter la place que Malinowski accorde au conflit. Quid des désaccords, des oppositions manifestées, des résistances exprimées, ou des choix de contournement ? Ce dernier occulterait de la même façon les frictions entre groupes composant la colonie. Balandier conteste dans la foulée l'attachement voué à la notion de culture. L'analyse du conflit, comme de la mesure du changement, repose moins sur des relations d'« incompatibilité » entre cultures, que sur les usages de la spécificité culturelle, notamment à des fins politiques. La culture n'est plus l'inconscient collectif que l'anthropologue doit sonder, mais un objet identifié, un prétexte fourni par le colonisé. L'examen des tensions fixe les limites d'une interprétation des faits en termes de « phénomène

[46] Faire la « micro-histoire » du contact n'est pas une proposition avancée par Malinowski mais par Isaac Schapera (1935).

culturel » (1955 : 25 ; 1963 : 25), et Malinowski, par ailleurs soucieux de bonne gouvernance coloniale, resterait aveugle à l'émergence de puissants courants nationalistes.

Par un retour – sans le préciser – à l'essai de 1938, Balandier discute enfin la théorie du changement culturel avancée par le père du fonctionnalisme (1955 : 26-27, 1963 : 25-27). Pour ce dernier, trois « réalités » culturelles sont à l'œuvre : africaine, européenne, et celle engendrée par la colonisation (ce qu'il désigne par *tertium quid*). « Trois réalités distinctes », bien qu'indissociables, admet Balandier selon le tableau dressé par Malinowski. Mais ces trois réalités ne prennent véritablement sens que dans la manière dont elles se manifestent en situation, soutient-il, en écho au raisonnement de Gluckman (1947 : 120-121). Impossible de recourir à des typologies de ce type, même d'un point de vue méthodologique, car tout est inter-relié et tout est affaire d'ajustement. Pas de coutumier d'un côté, de « détribalisé » de l'autre ; pas de milieu urbain d'un côté, de milieu villageois de l'autre, car circulations et « influences réciproques » sont patentes.

La dernière réflexion s'intéresse à la place centrale accordée aux institutions dans le schéma de Malinowski, pensées suivant le principe des vases communicants. L'influence s'exercerait prioritairement entre institutions du même type (politique, religion, économie, parenté, éducation, etc.). Cette perspective, qui privilégie les états et leur comparaison, masque la réalité des processus à l'œuvre et conduit à négliger « l'analyse des liaisons et des interactions complexes qui s'établissent dans le champ du système d'institutions soumis au changement » (1955 : 27)[47]. Puis il conclut par ces mots : « C'est pour ne pas avoir précisé quelle réalité représente la "colonie", société globale, et ne pas avoir défini sans réticence la "situation" dans laquelle intervient le contact, en même temps que pour des raisons d'ordre théorique, que Malinowski a mal abordé le problème » (1955 : 27 ; 1963 : 27).

À en juger par l'ordre des sujets abordés, le plan remanié de l'essai de 1951, devenu premier chapitre de sa thèse, emprunte manifestement à celui adopté par Gluckman dans son réquisitoire. L'article de l'anthropologue sud-africain est organisé en six parties : « Malinowski's Approach to the Historical Analysis of Social Change » ; « Malinowski's Conception of the Field of Study » ; « Malinowski's Practical Anthropology » ; « Malinowski's Conception of Culture Contact » ; « Malinowski's "Institutions" in Culture Contact » ; « Malinowski's Charting of the "Three Cultural realities" ». Outre que nous retrouvons là la

[47] L'interdépendance entre les institutions d'une entité donnée que souligne ici Balandier, revient à qualifier le « système social » dans la réédition de 1963, p. 26.

trame de l'argumentation développée par Balandier[48], mentionnons également que, dans la première sous-partie consacrée à l'histoire, Gluckman précise la position de Malinowski à ce sujet, avant de souligner, d'une part, la ressource que constitue la documentation écrite dans la compréhension des processus de changement, et, d'autre part, l'apport des travaux des historiens anglo-saxons dans la caractérisation du fait colonial (Gluckman 1947 : 103-106). Toutes proportions gardées, c'est ce à quoi s'attèle Balandier en début de chapitre, à partir des publications des historiens – ou à caractère historique – de langue française essentiellement.

Après ce long passage consacré à Malinowski, Balandier termine sa démonstration en reprenant le dernier argument avancé dans l'essai de 1951 : les anomalies sociales causées par l'occupation coloniale et ce qu'elles révèlent de la totalité organique formée. Il admet que Monica Hunter fut proche de comprendre – bien qu'elle n'en ait pas saisi toutes les implications, précise-t-il – combien l'état de crise ne concerne pas seulement les sociétés soumises mais l'ensemble de l'édifice colonial. En ce sens, la colonie, dans la quotidienneté des villages, des villes ou des plantations, s'apparente à une société. Les soubresauts affectent l'ensemble des acteurs en présence, en même temps qu'ils lèvent le voile sur la nature réelle des relations en jeu[49]. Derrière le conflit et la situation de crise, se niche le motif racial, qui inonde et pervertit l'espace social. Sans les nommer, Balandier fait allusion aux chercheurs britanniques et sud-africains, qui, attentifs « aux cultures plus qu'aux sociétés », « [se sont] peu attachés à ces faits et problèmes raciaux », ne leur accordant qu'« une toute petite place » (1951 : 74). Dans la version de 1955, ce passage est partiellement réécrit, mais l'orientation ne change pas. Balandier accentue même la critique en suggérant une forme de complaisance ou de mutisme à l'égard de l'idéologie et de l'entreprise coloniales (1955 : 29)[50]. En 1963, le thème fait même l'objet d'un sous-titre (1963 : 28). Étrangement, Balandier ne semble pas au fait de l'implication des anthropologues sud-africains dans ces problèmes. Dès 1934, Schapera publie un premier ouvrage collectif proposant de mesurer l'impact de la présence européenne en Afrique du Sud, dans lequel plusieurs articles abordent explicitement ces questions[51]. Schapera

[48] Exception faite du thème « Practical anthropology », qui précise les liens de coopération entre anthropologie et administration. Balandier l'aborde juste après, au sujet de l'état de crise et des lois raciales.
[49] Voir note 64 (1951a : 71). Celle-ci est reconduite à l'identique dans les versions de 1955 (note 2, p. 28) et de 1963 (note 2, p. 27).
[50] En réécrivant ainsi, Balandier laisse entendre que les chercheurs britanniques participent du déséquilibre pointé par Michel Leiris dans l'article « L'Ethnographe devant le colonialisme », publié dans *Les Temps Modernes* (1950), issu d'une conférence prononcée à l'Association des travailleurs scientifiques le 7 mars 1950.
[51] Citons simplement les contributions les plus significatives : « Social and Economic Condition of the Urban Native » (J.D. Rheinallt Jones : 159-192) et « Race-Mixture and Native Policy in South Africa » (R.F. Alfred Hoernelé : 263-281), dans *Western Civilization and the Natives of South Africa. Studies in Culture Contact*, 1934.

traite évidemment des idéologies raciales, en soulignant combien elles modèlent les représentations collectives (1935 : 316).

Au terme de son essai, Balandier glisse cette dernière allusion aux culture contacts : « En fait, les aspects "modernistes" (une fois repérés) ne deviennent compréhensibles que par rapport à la situation coloniale ; et c'est vers cette connaissance que s'acheminent certains anthropologues anglais (Fortes, Gluckman) en considérant que, dans le cas de l'Afrique noire colonisée, société noire et société blanche participent intégralement à un même ensemble, en abordant la notion de "situation" ». Dans ce passage, figure la note 70 (1951 : 77), où l'article de Max Gluckman, « Analysis of Social Situation in Modern Zululand », est attribué à Meyer Fortes[52]. Jean Copans y a vu « le lapsus fondateur de l'œuvre Balandierienne » (2001 : 39), et nous verrons en conclusion que ce lapsus peut en cacher un autre.

Les textes revus de 1955 et 1963 accordent, dans le dernier quart du développement, une plus large place aux études psychologiques. Schapera excepté (1955 : 32 ; 1963 : 32), les chercheurs engagés dans les contacts de culture auraient là-encore négligé cet aspect (1955 : 31 ; 1963 : 30). En 1963, le premier chapitre se termine par un appendice, où Balandier complète son état de l'art sur les entreprises récentes de « microsociologie » des conflits dans les pays nouvellement décolonisés. Sont cités Max Gluckman et l'école de Manchester, ainsi que Victor Turner[53]. Pour la première fois, il utilise l'expression « démarche dynamique » pour qualifier la posture de recherche adoptée (1963 : 37). Cet appendice, qui pose clairement l'orientation théorique, se termine par cette phrase programmatique : « L'étude diachronique et relationnelle des sociétés dites hier "primitives" prépare à une telle et nécessaire exigence. Elle permettra d'instaurer – et c'est urgent – une *anthropologie et une sociologie dynamique* » (*ibid.* : 38).

D'un écrit l'autre. Le « Changing Native » de Malinowski

Relevons d'abord cette difficulté. Quel statut doit-on accorder à l'ouvrage *The Dynamics of Culture change* ? Quel en est le contenu ? Si Malinowski figure sur la page de couverture, il ne l'a pas composé. Les textes publiés, insérés dans le livre, sont évidemment de sa main. Pour se faire une idée de l'ensemble, il convient de s'en remettre à la personne qui en est à l'initiative. Dans son introduction, Phyllis Mary Kaberry, qui rencontre Malinowski en 1936 à la LSE,

[52] L'erreur sera corrigée dans l'édition de 1955.
[53] Balandier cite l'ouvrage *Schism and Continuity in an African Society. A study of a Ndembu Village Life*, 1957, published by the University of Manchester on behalf of The Institute of African Studies, University of Zambia.

avant de le rejoindre à l'université de Yale en 1941, fournit au lecteur quelques éléments de contexte. On découvre d'abord que le sous-titre du livre – *An Inquiry into Race Relations in Africa* – n'est pas étranger à la bourse[54] qu'elle a reçue de l'université pour mener une recherche sur les relations entre les races (1945 : viii). Kaberry fait coïncider dans le même paragraphe le souhait de Malinowski d'écrire un ouvrage de synthèse sur les contacts et le changement culturel, et l'obtention de sa Carnegie Fellowship. En la circonstance, Malinowski lui a proposé une collaboration. L'ouvrage est publié aux Éditions de l'université de Yale, avec l'accord – et l'appui – de Maurice Davie, directeur du département de sociologie, très attaché, comme d'autres aux Etats-Unis, à la question raciale. Une question, rappelons-le, qui traverse l'anthropologie étatsunienne des années 1930, et qui nourrit la réflexion sur les faits d'acculturation. Malinowski aurait-il choisi ce sous-titre qui restreint le champ couvert ? Pas sûr.

> Sa mort subite rendit impossible la réalisation de ce projet, mais Madame Malinowski m'a remis ses manuscrits portant sur le changement culturel pour que je les publie, et j'ai entrepris de préparer les documents. Malheureusement, Malinowski n'avait laissé aucun plan de l'ouvrage, et nous n'en avions pas discuté […]. En tant qu'ancienne étudiante, je connaissais cependant ses théories et j'avais assisté à ses séminaires à la London School of Economics entre 1936 et 1938.
> Parmi ses manuscrits, se trouvaient quinze dossiers contenant un ensemble hétérogène de notes sur le contact et le changement culturel, rédigées pour la plupart entre 1936 et 1938. Comme une partie du corpus avait déjà été publiée, deux possibilités s'offraient à moi pour organiser l'ouvrage : soit réunir le matériel non publié en un long essai et l'inclure dans une monographie contenant également tous ses articles parus sur le sujet ; soit utiliser autant que possible tout le matériel disponible et l'organiser pour en faire un livre. […] J'ai préféré la seconde alternative (1945 : ix).

The Dynamics est une composition imaginée par Phillis Kaberry. Le livre comporte deux parties. La première, théorique, expose les grandes orientations disciplinaires et épistémologiques de Malinowski ; la seconde propose des études de cas, sur la base d'écrits non-publiés pour l'essentiel, dont la chronologie demeure obscure. La première repose essentiellement sur les travaux menés dans le cadre du « Five-year Plan ». L'essai qui introduit le Memorandum XV sert de fil conducteur, que l'éditrice a enrichi de références, antérieures ou ultérieures, destinées à compléter la structure de l'essai et à en étoffer le contenu.

> Pour certains chapitres, j'avais à ma disposition des manuscrits assez complets, ne nécessitant que des corrections mineures et l'insertion de notes ou de sections supplémentaires. Il en est ainsi pour la deuxième partie du chapitre 1, le chapitre 2 et la première partie du chapitre 3, les chapitres 4, 7, 8, 10 et 13. Pour les autres, à l'exception

[54] Programmée pour l'année universitaire 1942-1943.

> des chapitres 11 et 12, j'ai travaillé principalement à partir de notes dactylographiées, qui exigeaient beaucoup de réaménagements. On peut dire qu'elles représentent une mosaïque de tous les matériaux disponibles portant sur les sujets concernés. Le plus difficile fut d'organiser le contenu des chapitres 11 et 12, deux des plus importants du livre du point de vue de l'administration coloniale. Pour le premier, les notes, assez nombreuses, étaient au crayon ; et pour le second, il ne restait qu'une huitaine de pages, dont certaines répétitives. Heureusement, il existait des tableaux détaillés contenant un résumé des faits, que j'ai incorporés avec peu d'ajouts (1945 : ix-x).

Si publier une synthèse des travaux de Malinowski sur le changement culturel revêt un enjeu particulier, Kaberry sait par ailleurs combien il est malaisé de composer un ouvrage cohérent à partir d'un corpus hétérogène, pas toujours bien daté, et qui se veut le plus fidèle possible à la pensée de l'auteur. Un legs, par ailleurs, qui doit tenir compte de certaines exigences politiques et institutionnelles. Gluckman, comme Balandier, vont, sinon condamner, du moins faire preuve d'une grande réserve à l'égard de la position de Malinowski vis-à-vis de l'administration coloniale, en pointant du doigt les partis pris idéologiques qui l'amènent à voir dans le conflit ou dans les désajustements des évolutions non abouties. En cela, Malinowski viserait presque, selon ses détracteurs, l'harmonie. L'état du corpus à disposition de Kaberry sur le sujet est édifiant. À quel(s) moment(s) Malinowski a-t-il rédigé ses notes concernant l'administration coloniale et la contribution de l'anthropologie appliquée dans ce contexte ? On ne le sait pas précisément. Ce que l'on sait en revanche tient au fait suivant : entre le « Practical Anthropology » publié en 1929 et l'essai de 1938, le point de vue de Malinowski a considérablement évolué sur le fait colonial. Ce qu'il observe lors de son séjour en Afrique du Sud et en Afrique de l'Est durant l'année 1934[55], avec la législation de la Colour Bar[56] en vigueur, le marque incontestablement. Cette expérience, du reste, introduit son essai et guide le diagnostic établi.

Nous allons nous appuyer sur ce texte important pour envisager les orientations de Malinowski. La première partie de l'ouvrage posthume en est le reflet, et Balandier s'y reporte plusieurs fois. Outre l'essai introductif, ce Memorandum XV comporte sept contributions, publiées dans *Africa* entre 1934 et 1936, à l'exception de la première : Lucy Mair, « The Place

---

[55] Phyllis Kaberry y fait allusion dans son introduction : « En 1934, Malinowski donna une conférence à Capetown, puis il effectua un long voyage de cinq mois en Afrique de Sud et de l'Est pour mener des enquêtes anthropologiques auprès des tribus babemba, swazi [Afrique du sud], chaga, masaï, kikuyu et maragoli [Kenya] » (1945 : vi).

[56] En Afrique du Sud, le premier acte de la "Colour Bar" (« Barrière de couleur ») est posé en 1911, avec la législation encadrant strictement l'accès (au) et le droit (du) travail. Suivront des dispositions similaires en matière de propriété et de jouissance foncière (1913), puis de déplacement et de résidence en milieu urbain (1923). Ce régime juridique entraînera notamment la création de zones rurales et urbaines affectées à l'habitation (réserve, « homeland » ou ghetto). Les effets et les conséquences des six lois successivement adoptées (jusqu'en 1932), sont analysés et évalués dans plusieurs études figurant dans l'ouvrage collectif dirigé par Schapera (1934).

of History in the Study of Culture Contact » (cité par Balandier) ; Monica Hunter, « Methods of Study of Culture Contact » (1934, 7/3 : 335-350) ; Isaac Schapera, « Field Methods in the Study of Modern Culture Contacts » (1935, 8/3 : 315-328) ; Arthur T. & Geraldine M. Culwick[57], « Culture Contact on the Fringe of Civilization » (1935, 8/2 : 163-170) ; Audrey Richards, « The Village Census in the Study of Culture Contact » (1935, 8/1 : 20-33) ; Meyer Fortes, « Culture Contact as a Dynamic Process. An Investigation in the Northern Territories of Gold Coast » (1936, 9/1 : 24-55) ; enfin Günter Wagner, « The Study of Culture Contact in its Practical Applications » (1936, 9/3 : 317-331). Lucy Mair travaille en Ouganda, Monica Hunter et Isaac Schapera en Afrique du Sud, les époux Culwick au Tanganika, Meyer Fortes au Ghana, Audrey Richards en Rhodésie, et Günter Wagner au Kenya. Leurs articles décrivent, à partir d'enquêtes de terrain, les situations de contact, les bouleversements en cours et la manière d'en rendre compte, dans la synchronie et/ou dans la diachronie. Un vocabulaire spécialisé est employé au fil des pages pour caractériser les approches et les faits : situation, milieu, changement, interaction, processus, conflit, crise, tension, individu, action, réaction, domination, etc.

Que nous dit Malinowski dans son introduction ? L'anthropologue se penche sur la nature des contacts de culture en Afrique, sur ce qu'ils révèlent et ce qu'ils produisent, avant de s'interroger sur la manière de les saisir et de les qualifier sur un plan théorique. « La vitesse est peut-être notre principal ennemi aujourd'hui. […] L'homme souffre de la vitesse, à l'instar des sciences de l'homme. L'anthropologie, qui étudie habituellement les modes de vie et les choses du passé, est confrontée aujourd'hui à une tâche difficile : celle de décrire comment le "sauvage" est devenu un acteur à part entière de la civilisation moderne, comment les Africains et les Asiatiques ont été rapidement engagés dans un partenariat, dans une coopération conflictuelle à l'échelle mondiale » (1938 : vii). L'anthropologie, ajoute-t-il, doit repenser ses objets à l'aune de ce monde en mutation. Malinowski illustre cet état de fait par un survol de l'Afrique en avion, où, partout, écrit-il, vous constatez cette « tri-partition » : « l'Afrique ancienne », « l'Europe importée », et la « nouvelle culture composite » (*ibid.* :viii). À Nairobi par exemple, règne partout un mélange des genres, qui confine parfois à la cacophonie[58].

Il souligne immédiatement les répercussions de la législation de la colour bar (« barrière de couleur ») pour révéler l'expérience de cohabitation. « Du point de vue social et culturel, comme du point de vue économique, la colour bar détermine largement la nature des relations

[57] Arthur Culwick est administrateur colonial.
[58] Le terme n'est pas employé ici dans un sens péjoratif, mais bien pour illustrer l'idée d'un tout mal identifié.

entre Africains et Européens. Considérer ces relations à la manière d'un espace commun partagé, […] revient à ignorer les forces motrices de l'impact et de la réaction, les fortes résistances et les antagonismes manifestés entre les deux races et cultures » (*ibid.* : ix). La colour bar inspire moins à Malinowski un modèle de cohabitation harmonieuse qu'une forme de ségrégation teintée d'antagonisme comme règle du vivre-ensemble. Il tempère la rigueur de ce tableau en indiquant que tous les cas de figure sont possibles. Malinowski recourt à l'image de l'atelier pour caractériser ces contacts de culture à l'œuvre, ces espaces de cohabitation asymétrique qui se bricolent et qui s'inventent (*ibid.* : x). Dès les premières lignes, l'anthropologue pose sans ambiguïté les termes de l'échange.

L'essai comporte six parties : « L'Afrique d'aujourd'hui vue du ciel », qui introduit son diagnostic ; « Les nouvelles tâches de l'anthropologie culturelle » ; « La situation de contact comme un tout » ; « Le changement comme fusion mécanique d'éléments » ; « À la recherche du point zéro » ; et « Remarques conclusives ». Le titre des parties 2, 3 et 4 renvoie à des expressions ou à des orientations prêtées à certains contributeurs, sujettes à caution pour Malinowski. Considérons successivement les points abordés : l'objet en mutation de l'anthropologie, la caractérisation de la situation de contact et des processus à l'œuvre, la place de l'histoire enfin.

> Jusqu'à présent, l'horizon de [l'anthropologue] fut celui d'une culture non développée. Il doit maintenant faire face à l'obligation de traiter des questions d'économie et de finance mondiales, de politique coloniale, d'éducation à l'étranger, ou de comprendre les objectifs missionnaires. Comme le changement culturel coïncide avec l'entrée des sociétés autochtones dans l'arène de la politique et de l'économie mondiales, l'anthropologue, désireux d'embrasser la totalité de son problème, ne peut ignorer cette moitié qui relève de la civilisation occidentale (*ibid.* : x).

Avec l'implantation des Européens dans de vastes parties du globe, le fait colonial projette le chercheur dans l'ère de la mondialisation. Ce qui ne veut pas dire, poursuit Malinowski, que l'anthropologue doit abandonner sa méthode d'enquête. Au contraire, aller au « cœur du processus » de changement culturel suppose des agents spécialement formés à l'ethnographie, « car c'est l'indigène qui est le premier affecté […] » (*ibid.*). Un « indigène » que l'auteur qualifie de « protagoniste du drame. » L'anthropologue travaille dorénavant dans un monde globalisé, dont il doit mesurer les tenants et les aboutissants pour analyser ce qui se passe. La destinée des sociétés locales est en cela indissociable des visées européennes et des dispositions coloniales prises dans ce sens. L'homme de terrain doit donc tenir les deux bouts de la chaîne : décrire la réalité de cette mainmise comme des contrecoups ressentis. La « réciprocité de

perspectives » semble, à la lecture de ce passage, bien présente dans les orientations fixées par Malinowski.

Il introduit le thème du changement culturel au travers de ce qu'il désigne par « situation actuelle. » Les observateurs doivent faire face à « ce qui est, non ce qui serait ou ce qui fut ». Ce présent est mutation, en proie à des transformations qui tantôt s'opèrent avec une aisance déconcertante, tantôt se voient freinées par des oppositions non moins déroutantes (*ibid.* : xi). L'anthropologue attentif aux traditions ne peut les envisager en dehors de cette « réalité vivante », soumise à d'incessantes métamorphoses. L'expansion coloniale témoigne d'une « phase historique de première importance, sur un plan aussi bien pratique que théorique ». Cette forme de diffusionnisme, poursuit-il, est sans précédent. Elle se manifeste au travers de « l'une des crises les plus dramatiques et les plus profondes de l'évolution de l'humanité » (*ibid.* : xii). Ainsi formulée, la « situation actuelle » s'avère, sur le plan méthodologique, le point de départ obligé, à la fois circonstance et condition de l'observation. Notons ici que Malinowski entretient l'ambiguïté entre « réalité vivante » et « réalité sociale ».

Quels sont les acteurs relevant du champ de l'étude ? L'objet porte aussi bien sur l'autochtone « détribalisé » que sur celui nanti d'« une peau de léopard » (*ibid.*). De même, le planteur blanc, le missionnaire ou l'administrateur entrent dans l'équation. La situation de contact s'apparente à un tout indivisible, où les uns et les autres « vivent, travaillent et coopèrent côte à côte ». Elle est en cela la nouvelle « tribu » des anthropologues[59]. Dans l'esprit de Malinowski, l'idée de coopération, tant décriée par Gluckman puis par Balandier, ne renvoie aucunement à une forme généralisée de bonne entente. La coopération ne va pas sans résistance ni rivalité. L'autre erreur de lecture, me semble-t-il, concerne l'usage du terme « bien intégré » dans le cas présent. Mobiliser la notion de « tribu » revient, pour l'auteur, à souligner simplement le caractère interdépendant des acteurs en présence.

En poussant le raisonnement, la proposition présente l'avantage de mettre tout le monde sur un pied d'égalité. C'est, du reste, ce que suggèrent Meyer Fortes et Isaac Schapera dans leurs articles. Sans entrer dans les détails, signalons simplement que Malinowski conteste une telle démarche, en raison de la position de domination occupée par les représentants européens. Interdépendance ne veut pas dire équivalence, insiste-t-il. Malinowski confond volontairement égalité de traitement des acteurs engagés – en tant qu'ils participent tous de la nouvelle « tribu »

[59] Mentionnons cette recommandation en matière de formation universitaire : « L'étudiant "en contact" doit se familiariser avec une douzaine de livres portant sur les politiques autochtones, l'éducation, l'économie et les programmes missionnaires, en plus des savoirs qu'il doit acquérir dans la branche spécialisée de l'anthropologie qui concerne la structure sociale, l'économie primitive, le droit coutumier et la religion indigène » (*ibid.* : xvii, note I).

– et équivalence des statuts[60]. Le père du fonctionnalisme entend insister sur la singularité de chacune des forces en présence pour justifier la pertinence de son triptyque composé des trois volets : autochtone, européen, et composite. Ajoutons cette précision : si la situation actuelle constitue l'unité d'observation pertinente, le changement se lit au niveau des institutions. L'incertitude réside dans la combinaison des approches micro et macro, dans le passage de l'individu à l'institution, ou dans la liaison qui s'instaure entre eux.

> […] à côté des anciennes institutions traditionnelles qui subsistent encore, et des nouvelles communautés européennes, il existe des institutions de contact et d'interpénétration. Ces dernières font appel aux ressources de l'Europe et de l'Afrique, intègrent des membres de la race Blanche et de la race Noire, et se nourrissent d'éléments des deux réservoirs culturels. En cela, elles transforment les éléments empruntés et les incorporent dans une réalité culturelle entièrement nouvelle et indépendante (*ibid.* : xvii).

Malinowski avance là un autre point important, qui touche à la caractérisation du processus de changement, à l'échelle pertinente pour en prendre la pleine mesure. Il s'en remet d'abord à l'hypothèse de Meyer Fortes pour donner un aperçu de ce développement particulier : « Le contact culturel doit être considéré non pas comme un transfert d'éléments d'une culture à une autre, mais comme un processus continu d'interactions entre des groupes de cultures différentes » (Meyer Fortes, 1936 : 53, *in* Malinowski 1938 : xix). Ce que Fortes désigne par « processus dynamique ». Cette réalité nouvelle obéit à des mécanismes qui lui sont propres, complète Malinowski. Elle s'alimente de ce qu'elle produit. S'il se range à cette proposition, il l'adapte néanmoins à son schéma tripartite. Ainsi, écrit-il, Fortes est tout près du traitement adéquat du problème dans son ensemble, c'est-à-dire, « [concevoir] le changement culturel comme un processus *sui generis*, engendré par le contact et l'interaction dynamique des cultures européennes et africaines avec la "troisième culture de l'Afrique occidentalisée", produite par le contact » (*ibid.* : xix). Cette reformulation appelle deux remarques : la première concerne la nature même du processus ; la seconde tient au schéma d'interprétation. Le changement opère suivant un dispositif à la fois irréductible, inédit, et inventif. En cela, les combinaisons ne sont ni prévisibles ni reproductibles. De part et d'autre, aucun modèle premier n'est généralisable (*ibid.* : xx). Dans l'esprit de Fortes, c'est l'univers infini des « interactions sociales » entre groupes – et donc entre individus venus d'horizons différents – qui préside à la formation d'un

[60] Max Gluckman (1947) s'emporte, à juste raison, contre la malhonnêteté intellectuelle dont fait preuve Malinowski à l'égard des auteurs réunis dans le numéro. En se démarquant trop nettement de l'approche fonctionnaliste, Schapera et Hunter constituent des cibles privilégiées.

tout original, alors que pour Malinowski, ce dialogue créatif se fait entre cultures, entre institutions.

L'attachement de l'anthropologue aux notions de culture et d'institution le met ici en défaut, ou l'amène à faire le grand écart entre des échelles d'analyse insuffisamment pensées les unes par rapport aux autres. Il prend notamment l'exemple des entreprises créées sur place pour illustrer le fait qu'elles répondent à un mode de fonctionnement proprement singulier. Mais c'est un autre cas cité, très significatif à ses yeux, qui, paradoxalement, dessert son approche. Malinowski s'appuie sur le phénomène du *skokian*, cette boisson fortement alcoolisée, inventée dans les bidonvilles de Johannesbourg. L'apparition du *skokian*, « enfant légitime » de ces marges urbaines, souligne-t-il, répond à une nécessité : celle « de concevoir une boisson qui pourrait être faite et stockée en petites quantités, facile à dissimuler, qui pourrait fermenter en quelques heures et produire un effet rapidement[61] ». L'apparition du *skokian* est la conséquence, conclut-il, de la campagne puritaine menée contre la bière autochtone et du contrôle policier qui s'en est ensuivie. Si l'exemple illustre le processus décrit, il n'y est en revanche pas question d'ensembles, d'institutions au sens malinowskien, mais d'acteurs et de familles résidant en ces lieux. De cet argumentaire cependant, il est important de retenir le fait suivant : l'anthropologie dynamique des processus, issue de l'observation des mutations en cours sur le sol africain, est actée.

> Nous devons faire face à un vaste phénomène qui, dans son essence, se définit par un ensemble d'arrangements économiques, juridiques et sociaux qui ont été imaginés pour répondre à un nouveau besoin : l'exploitation à grande échelle des ressources africaines par les Européens, à des fins occidentales, et au moyen du travail africain (*ibid.* : xxi).

Cette phrase introduit un réquisitoire sans nuance contre le fait colonial. Si Balandier appuie la remarque de l'anthropologue polonais au sujet de l'apport « hautement sélectif » des Européens (1955 : 22 ; 1963 : 22), il choisit d'ignorer la suite du propos. La condamnation de l'hégémonie occidentale imposée au monde amène Malinowski à préciser son modèle tripartite, en donnant un schéma relationnel basé sur la confrontation et la domination. « L'impact » provoque, par réaction, le « conflit », ou engendre la « coopération » ou le « compromis » (*ibid.* : xxiv-xxv). Plus fondamentalement, ajoute-t-il :

[61] Malinowski cite un rapport de la commission des affaires économiques autochtones, 1932 : 751 (in Malinowski 1938 : xxi-xxii).

> Nous ne donnons jamais, à aucun peuple autochtone sous notre contrôle – et nous ne le ferons jamais, car ce serait une pure folie tant que nous nous baserons sur notre Realpolitik actuelle –, les éléments suivants de notre culture :
> I. Les instruments de notre pouvoir physique […].
> 2. […] les instruments de notre contrôle politique. La souveraineté revient toujours aux couronnes britannique et belge, à la république française, aux dictatures italienne ou portugaise. Les autochtones, hormis pour quelques minorités insignifiantes, n'ont pas le droit de vote. Ils ne sont pas des citoyens égaux […].
> 3. Nous ne partageons pas la richesse économique produite et ses avantages […].
> 4. Nous ne les admettons pas comme égaux à l'église, à l'école ou au salon. […] La pleine égalité politique, sociale et même religieuse n'est nulle part garantie (*ibid.* : xxii-xxiii).

La dernière sous-partie intéresse l'histoire. Par la formule « À la recherche du point zéro », Malinowski se réfère directement à la proposition d'Audrey Richards, qui entend par « point zéro » le fonctionnement des sociétés avant la colonisation (*ibid.* : xxv, note 1). Sceptique, l'auteur se plie à l'exercice, ou, plus exactement, se projette dans cet exercice censé contribuer à éclairer les « causes » du changement. Le passé lointain, c'est l'affaire des « vieux informateurs », ironise-t-il. Le passé se révélant toujours idyllique par rapport au présent, la mémoire nous joue ici quelques tours. En aucun cas, avance Malinowski, le récit du passé peut constituer une matière propre à envisager l'évolution et le changement, car nous nous heurtons à cette subdivision binaire, où le trouble du changement n'a d'égal que l'angélisme des temps anciens (*ibid.*). De plus, le rapport à la tradition d'hier n'est en rien celui d'aujourd'hui. Faire le portrait pré-colonial des autochtones relève de « l'anthropologie antiquaire », non de « l'ethnographie du contact. » L'analyse diachronique, établie sur une base subjective, n'a aucune « valeur pratique ». « En cela, nous insistons sur le fait que cette reconstitution […] doit être rigoureusement tenue à l'écart des études de contact » (*ibid.* : xxvi).

Contre l'approche dans la longue durée, susceptible d'éclairer les phases de transition, que préconisent Lucy Mair et Monica Hunter, Malinowski répond, dans le sillage de Günter Wagner, que les effets du contact ne peuvent être mesurés à l'aune d'un hypothétique « état tribal pur ». Puis il se tourne vers Meyer Fortes, pour souligner l'impossibilité de se faire une idée sur un quelconque état originel tant l'influence mutuelle entre les communautés s'est fait sentir au fil du temps. Au regard de la démarche d'Isaac Schapera, soucieux également du long terme, Malinowski réoriente l'argumentation en introduisant une distinction entre « passé reconstitué » et « tradition » (*ibid.* : xxvii). La tradition témoigne d'un passé qui perdure « dans les institutions, les mémoires et les légendes ». « Une institution qui survit et qui fonctionne n'a pas besoin d'être reconstituée » (*ibid.*). Peu importe ce qu'elle fut, l'essentiel est de considérer la manière dont les composants culturels hérités se manifestent et se transforment aujourd'hui. Il rappelle les avatars d'institutions aussi diverses que la guerre, le cannibalisme, la chasse, la

sorcellerie, l'abstinence rituelle, ou encore le culte des ancêtres. Au chapitre de la guerre, si l'exercice en fut interdit par l'administration, l'institution perdure comme système de valeurs. De même, le culte des ancêtres, loin d'être abandonné par les communautés chrétiennes, est désormais consacré par la liturgie[62]. « Avec le stress engendré par la crise émotionnelle, remarque-t-il, la croyance autochtone devient plus forte que la croyance étrangère » (*ibid.* : xxix). En comparant des états, propres à repérer des « survivances » ou des habitus hérités, Malinowski tourne le dos à la connaissance de certains facteurs de transformation. Si le changement relève d'un processus *sui generis* comme il le soutient, cela ne veut pas dire renoncer à en faire la genèse[63].

Dans sa conclusion, Malinowski souligne la place grandissante de l'histoire dans les anthropologies contemporaines, étatsunienne en particulier. On mesure là combien le père du fonctionnalisme ressent le besoin de rappeler les vertus de son épistémologie, s'agissant d'un objet – le contact et les relations raciales – qui domine le champ de l'anthropologie anglo-saxonne. Au regard du diagnostic établi, de sa nature et de sa prise en compte dans ce qui devient le cadre d'observation, difficile d'intenter un procès à Malinowski à la lecture de cet essai, comme le fit Balandier à la suite de Gluckman[64]. Ségrégation, antipathie ou affinité, sont autant de facettes de la relation instaurée. Analyser les formes prises par la cohabitation, si variables selon les cas, exige une double connaissance : celle du fait colonial dans sa globalité, celle de ses effets sur les territoires et les populations soumises. Observer la situation de contact revient à embrasser la « réalité vivante » à laquelle se confrontent Africains et Européens[65]. Les profondes mutations engendrées par la présence européenne relèvent d'un processus irréductible à la somme des parties. Ce qui s'invente est le résultat d'interactions continues, d'adapations constantes des acteurs impliqués, qui s'opèrent en fonction des habitus culturels. Un processus, ou des processus, qualifié(s) de « dynamique(s) ». Ce modèle d'analyse, Malinowski l'applique au devenir des institutions : celles qui régissent encore la vie des communautés concernées, et celles qui naissent de la situation de cohabitation. La longue durée

[62] Il se réfère ici aux situations décrites par M. Hunter dans son ouvrage *Reaction to Conquest* (1936).
[63] En France, Jacques Lombard, dans son ouvrage retraçant l'histoire de l'anthropologie britannique, fut sans doute l'un des premiers à faire le point sur plusieurs de ces questions (1972 : 401-410). Bien que ces débats soient parfois repris sur la base de publications plus tardives (pour Malinowski et Gluckman en particulier), son exposé mérite la plus grande attention.
[64] Insistons une nouvelle fois sur le fait que Gluckman, au travers de son réquisitoire, justifie aussi le bien-fondé des méthodes et des orientations scientifiques de ses collègues sud-africains, en particulier celles de Schapera dont il fut l'étudiant.
[65] Avec la promotion de l'anthropologie appliquée et l'attention portée au changement culturel, Michael Young parle de « deuxième révolution anthropologique » initiée par Malinowski, après l'épopée entreprise chez les trobriandais et son témoignage ethnographique (2018 : 9).

se résume à un legs, où le passé se conjugue au présent. Seules importent les « traditions vivantes », les traces conservées, non l'histoire. Pour l'anthropologue, établir une diachronie ne contribue ni à la connaissance de la trajectoire réelle des sociétés ni à la compréhension des phénomènes actuels. En résumé, si Malinowski est victime de sa création – le fonctionnalisme –, il n'ignore rien de la situation coloniale, et, suivant l'orientation de Fortes, fait sienne l'approche dynamique des processus de changement en anthropologie.

Conclusion : anthropologie et sociologie dynamique(s)

L'auteur, resté anonyme, de la présentation du Five-Year Plan publiée en 1932 dans *Africa* ne s'y trompe pas. Au regard du constat posé et des objectifs du programme, il s'en remet au sens étymologique des mots « social » et « culture » pour délimiter le périmètre du champ d'étude. Le premier, fréquemment employé, renvoie à l'individu et à la vie en société – autre terme privilégié –, tandis que le second, dont l'usage se fait discret, désigne une nature, un bien, un patrimoine, en un mot, un fond hérité. En ce sens, la distinction opérée dans la manière d'aborder le terrain d'enquête est significative : la personne ressource n'est pas objet mais personne. La personne ressource est moins le reflet d'une altérité à comprendre qu'un être qui ressent, agit et réagit. Un acteur, pour ainsi dire. L'anthropologie sociale se constitue sur cette base, et prend corps en se donnant pour tâche l'examen des phénomènes qui témoignent de la réalité du présent colonial. C'est, du reste, l'un des premiers enseignements que l'on peut tirer en parcourant le Memorandum XV de l'institut.

L'explication des processus de changement requiert une approche sociologique (1932 : 2). Les dangers qui planent sur la « cohésion sociale » deviennent l'objet de la recherche, et l'identification de ses leviers dépend de l'échelle d'observation. En cela, le contact est affaire d'individus et de formes de cohabitation instaurées *via* des individus. Schapera insiste sur la prise en compte des « personnalités », car, considère-t-il, l'idée que se fait tel ou tel Africain, ou, par extension, telle ou telle communauté, de la politique coloniale, de la religion chrétienne, de l'économie de marché et de la justice, dépend du profil de l'administrateur, du missionnaire, de l'entrepreneur ou du magistrat dépêchés sur place (1935 : 323-324). Inversement, les préjugés cultivés dans les milieux Blancs entrent dans l'équation. D'où l'importance accordée ici aux notions de « relation » et d'« idéologie ». De même, Fortes construit son modèle d'interprétation du contact sur la base des « interactions sociales » (1936 : 26), à la fois multiples et intimement liées aux circonstances. Au travers de son ethnographie des Tallensi,

Fortes pose les bases de ce qu'il appelle une « sociologie comparative des contacts de culture » (*ibid.* : 54). Conscients de l'extrême variabilité des situations, tous deux, mais on pourrait également citer Monica Hunter et Max Gluckman, s'appliquent finalement à un programme de microsociologie. Ajoutons que ce n'est pas un hasard si ces jeunes chercheurs d'origine sud-africaine émettent un diagnostic complet et dégagent des synthèses significatives. Schapera, Fortes, Hunter, ou Gluckman, vivent ce quotidien depuis leur naissance. Ils sont en cela des « enfants » du contact. Leur ethnographie se fait de l'intérieur, et les phénomènes sont envisagés avec une acuité plus fine[66]. Par une curieuse coïncidence, des intérêts et des objets, la démarche adoptée s'avère assez proche de la microsociologie des « formes de la sociabilité » défendue par Georges Gurvitch à la même époque[67].

L'attachement de Malinowski à la notion de culture ne va pas de soi. Notons d'abord que l'expression « culture contact », retenue pour désigner le champ de recherche, apparaît en 1929 dans son article « Practical Anthropology[68] ». Bien qu'elle ne soit pas reprise dans le texte de présentation du Five-Year Plan (1932), la formule sera néanmoins adoptée, par commodité pourrait-on dire. Malinowski impose le terme, lequel devient d'ailleurs une sorte de butoir. Une figure imposée qui tient lieu de paradigme, dont les présupposés posent question. Fortes, par exemple, ne reprend l'expression qu'au début de son essai, simplement pour rappeler le champ concerné, avant de s'attacher à l'examen des rapports sociaux (1936). Fidèle à la notion, Schapera se permet néanmoins cette mise au point : la culture n'est pas simplement un ensemble formel de croyances et de pratiques, mais une somme de relations, de rapports individuels à un fond partagé (1935 : 319). Monica Hunter reprend l'expression « culture contact » par défaut, tout en renonçant à la définir (1934 : 335). À l'instar de Schapera, ce qu'elle désigne par « méchanisme de transfert culturel » est affaire de « personnalité » et de « goûts individuels » (*ibid.* : 349).

L'adjectif « social », privilégié dans le Five-Year Plan, renvoie ainsi à cette branche appliquée de l'anthropologie qui étudie la société en acte, qui fait la physiologie sociale de ce corps incertain né de l'entreprise coloniale. Par voie de conséquence, la définition assignée à la notion de culture dépend de plus en plus de l'échelle d'observation adoptée. Max Gluckman est

---

[66] Lombard a souligné le rôle précurseur joué par ces derniers, estimant que « […] l'apport le plus fructueux de l'anthropologie sud-africaine réside dans l'importante contribution donnée aux problèmes du changement social et à celui des minorités de couleur » (1972 : 410).

[67] Reportons cette proposition de l'auteur : « […] on devra reconnaître que décomposer la réalité sociale dans ses données les plus simples, c'est rechercher les formes de la sociabilité : les manières d'être lié par le tout et dans le tout, dont les combats et les équilibres mobiles constituent tout groupe social réel. Le problème des formes de la sociabilité [est] l'objet essentiel de la "microphysique sociale"[…] » (Georges Gurvitch, « Essai d'une classification pluraliste des formes de la sociabilité », *Annales sociologiques*, série A., fasc. 3, 1938 : 1-48, p. 2).

[68] Sous les formes : « cultural contacts » et « contact of cultures » (1929 : 29 et 36).

sans doute le premier à faire sienne cette démarche. Six ans avant la publication de son fameux article « Analysis of Social Situation in Modern Zulu Land », sa thèse soutenue en 1934 à l'université du Witwatersrand, qui se présente comme une monographie approfondie, consacrée à la religion et à la magie chez les Zulu, fait figure de cas d'école. Gluckman part du principe que l'univers de la croyance, tel qu'il est institué – ou, plus exactement, tel qu'il s'institue – est une « construction sociale ». Pour l'auteur, la réalité de la religion revient finalement à considérer ce que chacun ressent, « sait ou croit savoir[69] » (1934 : 1-2). Dans les années 1930, l'anthropologie sociale sud-africaine se constitue indéniablement comme science des faits sociaux.

En consultant le sommaire du Memorandum XV, Georges Balandier dut s'arrêter sur le titre de la contribution de Meyer Fortes : « Culture Contact as a Dynamic Process. An Investigation in the Northern Territories of Gold Coast. » À tout le moins, il ne pouvait qu'être intrigué par son contenu après voir lu l'introduction de Malinowski, élogieuse à l'égard des propositions théoriques avancées. Selon nous, le choix du terme « dynamique » pour caractériser les processus de changement s'impose à Balandier en raison d'une convergence de vues. Deux sources d'inspiration, entre-croisées, que sont les leçons de microsociologie de Georges Gurvitch et ce texte non cité de Meyer Fortes, qui illustre la fécondité de la démarche en situation coloniale. Au regard de Fortes, aucun lien avec la notion de dynamique n'est explicitement établi, mais Balandier salue cette orientation théorique des culture contacts dans l'essai de 1951, puis souligne l'importance des travaux (« études capitales ») du chercheur sud-africain dans le premier chapitre de sa thèse (1955 et 1963). En terres africaines, la sociologie dynamique du présent colonial nait sous la plume de Meyer Fortes – dont l'exposé est réédité dans le Memorandum XV. Ce constat, qui plus est, nous mène droit à l'examen du lapsus repéré par Jean Copans. La note 70, dans laquelle l'article de Gluckman (1940) est attribué à Fortes, figure dans une remarque conclusive où Balandier approuve la posture de recherche des deux anthropologues. En écrivant ce passage, il avait vraissemblablement à l'esprit leurs contributions respectives.

[69] *The Realm of the Supernatural among the South-Eastern Bantu. A study of the Practical Working of Religion and Magic*, Thesis presented for the degree of Bachelor of Arts with Honours in Social Anthropology of the University of Witwatersrand (1934), and accepted for the degree of D. Phil. in the University of Oxford (1936). Gluckman débute ses enquêtes de terrain la même année. La publication en 1938 d'une section de sa thèse sous le titre « Social aspects of first fruits ceremonies among the South-Eastern Bantu » (*Africa* 1938, 11/1 : 25-41), préfigure celle de l'ethnographie du pont (1940).

Du côté de Georges Gurvitch, l'adjectif dynamique apparaît dans l'« Essai d'une classification pluraliste des formes de la sociabilité[70] ». À l'appui de la sociologie relationnelle de Leopold von Wiese, Gurvitch caractérise les « rapports à autrui » comme des « processus de liaison ou de séparation entre les groupes et les hommes ». « Toujours en mouvement », ces rapports sont dits « dynamiques » (1938 : 32). Mais Balandier se réfère sans doute à un texte plus récent, à l'article « Microsociologie et Sociométrie » publié dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie* en 1947, dans lequel Gurvitch revient sur les relations de voisinage existant entre la microsociologie dont il a établi le domaine et le courant de la sociométrie étatsunienne. Bien qu'attaché aux grands ensembles et à la statistique, son fondateur Jacob Levy Moreno admet un oubli, une étape délaissée dans les enquêtes, dédiée aux petites, voire aux très petites unités (1945 : 118-119, cité par Gurvitch 1947 : 35). Le sociologue américain appuiera même sa remarque en affirmant que « l'étude de [leur] structure », qualifiée de dynamique, constitue le prérequis à toute approche macrosociologique (1947 : 89-90, cité par Gurvitch 1947 : 36)[71]. Moreno rend ainsi hommage à Gurvitch, comme Balandier le fera dans l'essai de 1951 et dans *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, en taisant pour ainsi dire sa source sud-africaine.

Terminons par la place de l'histoire. En se focalisant trop exclusivement sur Malinowski, Balandier néglige la manière dont ces chercheurs appréhendent la longue durée sur le terrain du changement. Schapera, par exemple, consacre un tiers de son exposé à la question. Rendre compte des transformations implique d'une part de « reconstituer », autant que faire se peut, le tableau de la « vie tribale d'antan », à l'aide des sources écrites et des témoignages d'informateurs âgés, autochtones comme blancs (1935 : 321) ; et, d'autre part, de « faire l'histoire du contact », d'établir la chronologie des événements et d'« étudier soigneusement les méchanismes par lesquels la civilisation occidentale a été introduite », en portant une attention toute particulière aux agents qui en ont donné une image concrète (*ibid.* : 322-324). Très proche de la position de Schapera, Hunter soutient qu'une culture ne peut être réellement appréhendée que dans son « contexte historique ». Impossible, affirme-t-elle, « de comprendre les institutions actuelles sans connaissance du passé » (1934 : 337). Fortes, pour sa part, doute

[70] Peut-être même avant, dès 1935, dans le commentaire critique qu'il fait de la sociologie relationnelle de Leopold Von Wiese dans *Archives*. La traduction de l'article *Beziehungssoziologie* de L. v. Wiese sous le titre « Sociologie relationnelle » parait en 1932 dans la *Revue internationale de sociologie* (40e année, I-II, p. 23-56), et sous la forme d'un petit livre aux éditions M. Giard (1932 également, trad. Mohand Tazerout). L'article original figure dans le fascicule 4 de la revue *Handwörterbuch der soziologie* (1932).

[71] Gurvitch cite deux articles de Moreno : « Sociometry, Comtism and Marxism » (publié dans *Sociometry*, 1945, 8/2), et « La Méthode Sociométrique en Sociologie » (publié dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1947, 2).

des vertus d'un recours à l'histoire pour esquisser un avant par nature « hypothétique », mais adhère sans réserve à la valeur de la documentation historique « fiable ». Un corpus incontournable dès lors qu'il s'agit d'étudier le « changement social » (1936 : 53). Bien que fidèle à Malinowski, Lucy Mair se range également à l'idée d'avoir des repères chronologiques pour mieux identifier et saisir les mutations en cours (1938 : 8). Si la question fait débat, la majorité considère cependant que la compréhension de ce « processus sociologique » qu'est le contact ne peut faire l'économie de la diachronie. La vie et les institutions des Africains se transforment, comme l'entreprise coloniale et ses acteurs. En épousant les thèses de Max Gluckman, pour dégager une alternative théorique face à Malinowski, Balandier passe à côté de cette tendance de fond. Pourtant, ni Gluckman, ni Malinowski n'avancent leurs arguments sans faire état de traditions de recherche, ni d'orientations en la matière.

Frederick Cooper (2010 : 53) a plusieurs fois souligné le caractère précurseur de la remarquable synthèse présentée par Balandier en 1951. L'autopsie de la situation coloniale faite par ce dernier n'omet aucun aspect, et le soin accordé aux liaisons et aux tensions permet de nuancer l'image en mouvement de la domination. Avec le plan-séquence de Max Gluckman (1940), l'historien ajoute que nous tenons les deux bouts de la chaîne, que l'univers des formes et des relations de pouvoir devient accessible au chercheur en variant l'échelle et l'unité d'observation. Cependant, derrière Gluckman et le récit des avatars de l'inauguration du fameux pont, se profile une tradition de recherche attachée au devenir évolutif de la cohabitation et qui a fait ses preuves. Au regard des travaux menés, du diagnostic précoce rendu, les avancées de l'anthropologie sud-africaine en ce domaine sont significatives (Lombard 1972), et en faire état n'aurait pas desservi l'économie générale de cet essai pionnier.

Bibliographie

Anonyme, 1931, « Summary of Proceedings of the Ninth Meeting of the Executive Council », *Africa*, 4(4), p. 483-491.

Anonyme, 1932, « A Five-Year Plan of Research », *Africa*, 5(1), p. 1-13.

Balandier Georges, 1947, « Ethnologie et psychologie », *Études Guinéennes*, I, p. 47-54.
– 1950, « Aspects de l'évolution sociale chez les fang du Gabon », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 9, p. 76-106.
– « *Psychologie de la colonisation*, par Octave Mannoni », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 9, p. 183-186.
– 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol.11, p. 44-79.
– « L'anthropologie sociale en Grande-Bretagne », *Critique*, 51-52, p. 749-759.
– 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire. Dynamique des changements sociaux en Afrique centrale,* Paris, PUF.
– 1963, *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire. Dynamique sociale en Afrique centrale,* Paris, PUF.
– 2002, « La situation coloniale : ancien concept, nouvelle réalité », *French Politics, Culture & Society*, 20/2, p. 4-10.

Cooper Frederick, 2002, « Decolonizing Situations : the Rise, Fall, and Rise of Colonial Studies, 1951-2001 », *French Politics, Culture & Society*, 20/2, p. 47-76.
– 2010 [2005], *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire,* traduction de Christian Jeanmougin, Paris, Payot.

Copans Jean, 2001, « La "situation coloniale" de Georges Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique et historique ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol.110, p. 31-52.
– 2016, « M. Leiris, G. Balandier face à la situation coloniale des sociétés africaines des années 1950 », *Revue des sciences sociales*, 56, p. 68-79
– 2017, « Georges Balandier et Paul Mercier ou le cheminement gémellaire des inventeurs de l'africanisme nouveau de l'après-guerre (1946-1957-1976) », *Cargo*, 6-7, p. 167-187.

Culwick Arthur T. & Geraldine M., « Culture Contact on the Fringe of Civilization », *Africa*, 8/2, p. 163-170.

De L'Estoile Benoit, 1994, « L'anthropologue face au monde moderne. Malinowski et "La rationalisation de l'anthropologie et de l'administration" », *Genèses*, 17, p. 140-163.
– 1997, « Un échange impossible ? Anthropologie sociale britannique et ethnologie française dans l'entre deux guerres : "le cas du culture contact", *La lettre de la Maison française d'Oxford*, 7, p. 21-40.
– 2017, « Enquêter en "situation coloniale". Politique de la population, gouvernementalité modernisatrice et "sociologie engagée" en Afrique équatoriale française, *Cahiers d'Études africaines*, 228, p. 863-919.

Deschamps Hubert, 1959, « Henri Labouret, 1878-1959 », *Journal de la société des africanistes*, 29/2, p. 291-292.

Evans Pritchard Edward E. & Meyer Fortes, 1950, *African Political Systems*, Londres, New-York, Toronto, Oxford University Press.

Fortes Meyer, 1936, « Culture Contact as a Dynamic Process. An Investigation in the Northern Territories of Gold Coast », *Africa*, 9/1, p. 24-55.

Gluckman Max, 1934, *The Realm of the Supernatural among the South-Eastern Bantu. A study of the Practical Working of Religion and Magic*, Thesis presented for the degree of Bachelor of Arts with Honours in Social Anthropology of the University of Witwatersrand. http://wiredspace.wits.ac.za/handle/10539/16882
– 1938, « Social Aspects of First Fruits Ceremonies among the South-Eastern Bantu », *Africa*, 11/1, p. 25-41.
– 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies*, 14/1, p. 1-30.
– 1947, « Malinowski's 'Functional' Analysis of Social Change », *Africa*, 17/2, p. 103-121.

Gurvitch Georges, 1938, « Essai d'une classification pluraliste des formes de la sociabilité », *Annales sociologiques*, Série A., Fasc. 3, p. 1-48.

Hoernlé Agnes W., 1937, « *Reaction to Conquest. Effects of Contact with Europeans on the Pondo of South Africa,* by Monica Hunter », *Africa*, 10/1, p. 121-126.

Hunter Monica, 1934, « Methods of Study of Culture Contact », *Africa*, 7/3, p. 335-350.

Jolly Eric, 2001, « Marcel Griaule, ethnologue : La construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des africanistes*, 71/1, p. 149-190.

Laurière Christine, 2008, *Paul Rivet : le savant et le politique*, Paris, MNHN.
– 2017, « L'épreuve du feu des futurs maîtres de l'ethnologie », dans A. Delpuech, C. Laurière, C. Peltier-Caroff (eds.), *Les années folles de l'ethnographie. Trocadéro 28-37*, Paris, MNHN, p. 405-447.

Leiris Michel, 1950, « L'Ethnographe devant le colonialisme », *Les Temps Modernes*, 58, p. 357-374.

Lugard Frederic J.-D., 1928, « The International Institute of African Languages and Cultures », *Africa*, 1(1), p. 1-12.

Lévy-Bruhl Lucien, 1925, « L'institut d'ethnologie de l'université de Paris », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, 23-24, p. 233-236.

Lombard Jacques, 1972, *L'anthropologie britannique contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France.

Mair Lucy, 1934, « The Study of Culture Contact as a Practical Problem », *Africa*, 7/4, p. 415-422.
– 1938, « Preface », dans *Methods of study of Culture Contact in Africa*, Memorandum XV, published by the Oxford University Press for International Institute of African Languages and Cultures, v.
– « The Place of History in the Study of Culture Contact », dans *Methods of study of Culture Contact in Africa*, Memorandum XV, published by the Oxford University Press for International Institute of African Languages and Cultures, p. 1-8.

Malinowski Bronislaw, 1929, « Practical Anthropology », *Africa*, 2/1, p. 22-38.
– 1938, « Introductory Essay on The Anthropology of Changing African Cultures », dans *Methods of study of Culture Contact in Africa*, Memorandum XV, published by the Oxford University Press for International Institute of African Languages and Cultures, vii-xxxviii.
– 1945, *The Dynamics of Culture Change. An Inquiry into Race Relations in Africa*, by Bronislaw Malinowski, Édited by Phyllis M. Kaberry, New Haven, Yale University Press.

Mann Gregory, 2013, « Anti-Colonialism and Social Science : Georges Balandier, Madeira Keifa, and the "Colonial Situation" in French Africa », *Comparative Studies in Society and History*, 55/1, p. 92-119.

Mary André, 2017, « Ethnographie de soi sous le "zéro équatorial". Le chantier autobiographique de Georges Balandier », *L'Homme*, 221, p. 11-40.
– 2019, « Face au colonialisme, en situation : l'ethnologue Leiris et le sociologue Balandier », dans Christine Laurière & André Mary, *Ethnologues en situations coloniales*, Les Carnets de Berose, Lahic/MCC-DPRPS, 11, p. 18-44.

Mercier Paul, 1951, *Les tâches de la sociologie*, vol. VI, IFAN, Dakar.

Merle Isabelle, 2013, « La "situation coloniale" chez Georges Balandier. Relecture historienne », *Monde(s)*, 2/4, p. 211-232.

Parker, John, 2013, « The Dynamics of Fieldwork among the Tallensi : Meyer Fortes in Northern Ghana, 1934-7 », *Africa*, 83/4, p. 623-645.

Richards Audrey, 1935, « The Village Census in the Study of Culture Contact », *Africa*, 8/1, p. 20-33.

Schapera Isaac, 1928, « Economic Changes in South African Native Life », *Africa*, 1/2, p. 170-188.
– 1934, (dir.), *Western Civilization and the Natives of South Africa. Studies in Culture Contact*, Londres, Routledge & Sons, Ltd.
– 1935, « Methods of study of Modern Culture Contacts », *Africa*, 8/3, p. 315-328.

Wagner Günter, 1936, « The Study of Culture Contact in its Practical Applications », *Africa*, 9/3, p. 317-331.

Westermann Diedrich, « *The Native Problem in Africa*, by Raymond Leslie Buell (1928) », *Africa*, 1/4, p. 503-505.

Young Michael W, 2018. « Le Jason de l'anthropologie : vie, œuvre et legs de Bronislaw Malinowski », in *Bérose – Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris. http://www.berose.fr/article1228.html